

RICHARD DARLINGTON
(1831)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec
MM Goubaux et Beudin

Richard Darlington
Drame en trois actes, en huit tableaux
Porte-Saint-Martin. – 10 décembre 1831.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-69-7

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

PROLOGUE

LA MAISON DU DOCTEUR

PAMPHILA

*Miseram me ! differor doloribus.
Juno Lucina, fer opem ! serva me, obsecro !*

HEGIO

*Hem !
Numnam illa, quoeso, parturit ?*

Térence, *Adelphes*, acte III, scène V.

PAMPHILA

*Ah ! malheureuse ! je succombe à mes douleurs !
Junon Lucine, à mon aide ! sauve-moi, je t'en supplie !*

HEGION

Hein ! est-ce qu'elle accoucherait ? je vous le demande !

*Le cabinet du docteur Grey. – Des rayons chargés de livres.
Porte au fond ; portes latérales. Fenêtre à gauche.*

Scène première

Le docteur Grey, mistress Grey.

Le docteur, assis devant une table sur laquelle est une lampe, se dispose à travailler ; sa femme est debout près de lui, la main appuyée sur son épaule, et tenant un bougeoir de l'autre main.

LE DOCTEUR

Bonsoir, Anna ; je ne tarderai pas à te rejoindre.

MISTRESS GREY

Oui, tu me dis cela, et puis tu vas encore passer une partie de la nuit à travailler, et, demain, à peine s'il fera jour, que l'on viendra te chercher pour quelque malade. Songe que tu es le seul médecin de ce village ; et, si tu tombes malade à ton tour, qui te soignera ?

LE DOCTEUR

Bonsoir, Anna.

MISTRESS GREY

C'est-à-dire que je t'ennuie, n'est-ce pas ?... Voyons, as-tu besoin de quelque chose avant que je m'en aille ?

LE DOCTEUR

De rien, bonne.

MISTRESS GREY, lui mettant des lunettes vertes

Mets tes lunettes vertes, au moins ; elles ménageront ta vue ; me promets-tu de les garder ?... Oui ?... Bonsoir... Ne travaille pas trop tard surtout.

(Elle sort.)

LE DOCTEUR

Non, non, sois tranquille, une heure au plus.

(Il va à sa bibliothèque, en tire deux ou trois volumes et se met à lire. – On entend dans la rue une voiture qui arrive au grand galop.)

Scène II

Le docteur Grey, Robertson, un postillon.

ROBERTSON, en dehors

Postillon ! postillon !...

LE POSTILLON, arrêtant la voiture

Eh !

ROBERTSON

Descendez et frappez à cette fenêtre où il y a de la lumière.

LE POSTILLON

Oui, notre maître.

LE DOCTEUR

C'est ici.

LE POSTILLON, frappant à la fenêtre

Holà ! ho !

LE DOCTEUR, ouvrant la fenêtre

Qu'est-ce, mon brave ?

ROBERTSON

Monsieur, y a-t-il un médecin dans ce village ?

LE DOCTEUR

Oui.

ROBERTSON

Bon ?

LE DOCTEUR

Je serais un juge partial, monsieur : c'est moi.

ROBERTSON

Et vous êtes le seul ?

LE DOCTEUR

Oui, monsieur.

ROBERTSON

Ayez la bonté de m'ouvrir la porte.

LE DOCTEUR

Je vais appeler.

UNE VOIX DE FEMME

Oh ! non, non, monsieur, n'appellez personne... Ouvrez vous-même.

LE DOCTEUR

J'y vais... (Il ouvre et recule.) Un homme masqué !...

Scène III

Le docteur Grey, Robertson, masqué.

LE DOCTEUR

Que me voulez-vous ?

ROBERTSON

Silence ! et ne craignez rien.

LE DOCTEUR

Cependant, monsieur...

ROBERTSON

Docteur, votre état est-il de secourir ceux qui souffrent ?

LE DOCTEUR

C'est plus que mon état, c'est un devoir.

ROBERTSON

Lorsque ces secours sont instants, lorsque tout retard amènerait la mort d'une créature de Dieu, croyez-vous avoir besoin, pour la sauver, de connaître son nom ou de voir son visage ?

LE DOCTEUR

Non, monsieur...

ROBERTSON

Eh bien, il y a une personne là, dans cette voiture, une personne qui souffre, qui a besoin de vous, qui mourra si vous ne lui portez secours à l'instant même.

LE DOCTEUR

Mais ne puis-je savoir à qui ?...

ROBERTSON

Je vous le répète, monsieur, dix minutes vous restent à peine, et il me faudrait plus d'une heure pour vous donner des explications auxquelles je vous jure que vous ne prendriez aucun intérêt, tant elles me sont personnelles.

LE DOCTEUR

Je suis prêt.

ROBERTSON

Une question encore, monsieur : si cette personne ne pouvait repartir aussitôt qu'elle aura reçu vos soins, consentiriez-vous, au nom de l'humanité, à la cacher chez vous à tous les yeux, moi vous jurant sur l'honneur qu'aucune cause politique ne nous force à nous entourer de ce mystère ?

LE DOCTEUR

Oui, monsieur, je le ferais.

ROBERTSON

Êtes-vous marié, docteur ?

LE DOCTEUR

Pourquoi cette question ?

ROBERTSON, lui tendant la main

Pour savoir si votre femme est aussi excellente femme que vous êtes brave homme.

LE DOCTEUR

Je le crois.

ROBERTSON

Eh bien, ayez la bonté de l'appeler, je vous prie ; ses soins nous seront nécessaires ; la personne qui les réclame est du même sexe qu'elle.

LE DOCTEUR

Je vais le faire.

ROBERTSON

Merci. (Posant un rouleau d'or sur la table.) Voici, non pas pour m'acquitter envers vous, tout l'or du roi Georges n'y suffirait pas, mais pour vous indemniser, autant qu'il est en mon pouvoir, du moins, du dérangement que je vous cause.

LE POSTILLON, de la porte

La jeune dame vous appelle, monsieur.

ROBERTSON

Me voici ! me voici !

(Il sort.)

LE DOCTEUR, frappant à la porte de sa femme

Anna ! Anna !

MISTRESS GREY, de sa chambre

Qu'est-ce donc que tout ce bruit ?

LE DOCTEUR

Des voyageurs qui ont besoin de nos secours à tous deux ; viens donc vite, puisque tu n'es pas couché.

Scène IV

Les mêmes, mistress Grey, Caroline.

Mistress Grey sort de sa chambre au moment où Robertson apporte dans ses bras une jeune femme, qu'il pose sur une chaise longue.

MISTRESS GREY, effrayée par le masque de Robertson
Oh ! vois donc.

LE DOCTEUR

Silence !

ROBERTSON, à Caroline

Souffres-tu toujours, mon ange ?

CAROLINE

Oh ! oui, beaucoup, beaucoup.

ROBERTSON

Docteur !

LE DOCTEUR, s'approchant et tâtant le pouls de la malade
Monsieur, cette jeune femme est sur le point d'accoucher.

ROBERTSON

Et il ne faut pas que nous songions à aller plus loin, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR

Impossible.

CAROLINE, à mistress Grey

Vous aurez donc soin de moi, madame ?

MISTRESS GREY, lui prenant la main

Comme de ma sœur.

CAROLINE

Oh ! que vous êtes bonne ! (Elle appuie sa tête sur les mains de mistress Grey.) Je souffre bien.

LE DOCTEUR

Anna, cède ta chambre à madame et va tout préparer. Hâte-toi.

MISTRESS GREY

Dois-je réveiller Alix ?

ROBERTSON

Qu'est-ce qu'Alix ?

LE DOCTEUR

Notre servante... Mais elle a le défaut d'être un peu bavarde, et cela ne nous conviendrait point, n'est-ce pas ?

ROBERTSON

Oh ! non, non ; madame, vous aurez plus de peine, mais aussi nous vous devons plus que la vie.

CAROLINE

Et Dieu vous récompensera, mistress.

(Mistress Grey sort.)

ROBERTSON

Caroline, je vais donner l'ordre au postillon de déposer ici nos malles, nos paquets.

CAROLINE

Oh ! non, non, ne me quitte pas ; je tremble dès que tu me quittes un instant.

ROBERTSON

Docteur, auriez-vous la bonté ?... Pardon, mille fois !

LE DOCTEUR

Mais sans doute.

(Il va à la porte.)

CAROLINE

Ils ont l'air d'être de braves gens.

ROBERTSON

Oui, oui... Mais quelle malédiction ! n'avoir plus que six lieues à faire pour arriver au port de mer où tout était préparé pour notre fuite, et nous trouver arrêtés ici dans ce misérable petit bourg, où tu ne trouveras peut-être ni les soins ni le talent nécessaires ! Oh ! nous sommes bien misérables !

CAROLINE

Je souffre moins, Robertson, je souffre moins.

ROBERTSON

Tu souffres moins ?... Eh bien, peut-être pourrions-nous repartir ?

CAROLINE

Oh ! non, non... Mais, ici, tu peux ôter ton masque ?

ROBERTSON

Si loin que ce village soit de Londres, il se peut que le docteur y ait été et m'y ait vu.

CAROLINE

Tu étais donc bien connu à Londres ?

ROBERTSON

Oui, oui... Parlons d'autre chose.

CAROLINE

Oui, parlons de mon père.

ROBERTSON, frappant du pied

Ton père !

CAROLINE

Tu le juges mal.

ROBERTSON

Comme tous les hommes.

CAROLINE

Il m'aime.

ROBERTSON

Moins que son nom.

CAROLINE

Si tu m'avais laissée tout lui dire ?

ROBERTSON

Il t'eût défendu de me voir.

CAROLINE

Pourquoi ?

ROBERTSON

Il est noble, et moi, je suis du peuple.

CAROLINE

Mais lorsqu'il aurait su...

ROBERTSON

Quoi ?

CAROLINE

Que tu m'avais sauvé la vie !

ROBERTSON

Qu'est cela ?

CAROLINE

Au risque de la tienne, enfin.

ROBERTSON

Chaque batelier de la Tamise en fait tous les jours autant ;
vont-ils demander en mariage les jeunes fille qu'ils sauvent ?

CAROLINE

Mais tu n'es pas un batelier, toi ?

ROBERTSON

Plût au ciel que je le fusse !

CAROLINE

Oh ! il eût été attendri.

ROBERTSON

Oui ! et, dans son attendrissement, il m'eût fait jeter une bourse par ses valets. Si je ne suis pas noble, je suis riche du moins, et n'ai pas besoin de son or.

CAROLINE

Oh ! Robertson, Robertson !... je souffre.

ROBERTSON

Docteur !

LE DOCTEUR, rentrant, et allant dans la chambre

À l'instant !

CAROLINE

Et si mon père nous poursuit ?

ROBERTSON

Voilà ce qui me damne !

CAROLINE

Oh ! si je le revoyais avant d'être ta femme... Robertson, j'en mourrais de honte.

ROBERTSON

Ah ! vous voilà, docteur.

LE DOCTEUR, rentrant

Tout est prêt.

(Caroline retient Robertson par les mains.)

ROBERTSON

Écoute, chère amie, il faut que je fasse cacher la voiture, déteiler les chevaux ; si par hasard ton père suivait la même route que nous, cet équipage pourrait nous trahir... Écoute ! (Une voiture passe au grand galop ; Robertson court à la porte.) On ne voit rien, tant est noire cette nuit d'enfer !... Je reviens à l'instant ; du courage, ma Caroline ! je reviens à l'instant.

CAROLINE

Oh ! reviens vite ; je mourrai si tu n'es pas là.

(Elle entre dans la chambre ; Robertson sort par la porte du fond ; mistress Grey reste seule en scène.)

MISTRESS GREY

C'est quelque grand seigneur... Est-ce qu'il gardera toujours son masque ? Il a l'air de bien aimer sa femme. Pauvre petite ! puisse-t-elle, plus heureuse que moi, conserver l'enfant que Dieu lui aura donné ! elle ne connaîtra pas une des plus grandes douleurs de ce monde.

ROBERTSON, rentrant

Mistress, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît ? mistress ?...

MISTRESS GREY

Anna Grey.

ROBERTSON

Mistress Grey, à peine ai-je eu le temps de parler à votre mari ; j'allais le faire, quand l'état de ma femme a réclamé ses soins ; mais, comme lui, mistress, vous avez une figure qui commande la confiance, et je vais mettre en vous une partie de la mienne.

MISTRESS GREY

Parlez, monsieur.

ROBERTSON

Des motifs qui n'ont pour vous aucun intérêt me forcent à tenir mon visage caché : ne vous inquiétez donc pas de ce masque, il couvre la figure d'un honnête homme.

MISTRESS GREY

Je le crois, monsieur

ROBERTSON

Qu'il vous suffise donc de savoir, madame, que le bonheur de deux existences tout entières serait compromis, si j'étais reconnu ; et je vous dis cela, mistress, parce que deux choses vont arriver : ou nous serons forcés de partir aussitôt l'accouchement...

MISTRESS GREY

Mais ce serait risquer de tuer cette jeune dame !

ROBERTSON

Aussi est-ce la moins probable des deux hypothèses... ou nous

resterons ici jusqu'à son rétablissement.

MISTRESS GREY

Oh ! cela vaudrait mieux, mille fois mieux !

ROBERTSON

Je tâcherai qu'il en soit ainsi ; mais, en tout cas, mistress, je désirerais que vous fussiez bien pénétrée de cette vérité, que, d'une manière ou de l'autre, la moindre indiscretion, la moindre, peut faire le malheur de trois personnes ; car l'enfant qui va voir le jour dans un instant serait compris, tout innocent qu'il est de nos fautes, en supposant que nous en ayons commis, dans l'arrêt de proscription qui nous atteindrait.

MISTRESS GREY

Soyez parfaitement tranquille, monsieur.

ROBERTSON

Il se pourrait encore, si nous partions à l'instant... (Tressaillant.) Oh ! c'est un cri de Caroline !

MISTRESS GREY

Ne craignez rien, mon mari ne la quittera pas.

ROBERTSON

Et votre mari est instruit, n'est-ce pas ?

MISTRESS GREY

Soyez tranquille ; mais allez près d'elle, et, plus tard, vous me direz...

ROBERTSON

Moi, aller près d'elle ! près d'elle quand elle souffre ! Oh ! je ne pourrais pas voir souffrir Caroline, cet ange ! Qu'est-ce que je vous disais, mistress ?

MISTRESS GREY

Vous me parliez de votre enfant.

ROBERTSON

Oui, je disais qu'il se pourrait, si nous partions à l'instant, ou même si nous restions quinze jours, que la santé de notre enfant ne nous permît pas de l'emmener. Alors, mistress, je vous le confierais comme à une seconde mère. N'est-ce pas, vous auriez soin et pitié du pauvre petit abandonné ? Et quatre fois par an,

jusqu'au jour où il me serait permis de venir vous le reprendre, vous recevriez un rouleau pareil à celui-ci : serait-ce assez ?

MISTRESS GREY

C'est trop, beaucoup trop ! mais, au reste, monsieur, le surplus serait fidèlement conservé ; et, si un jour quelque accident, ce qu'à Dieu ne plaise ! le privait de ses parents, ou privait ses parents de leur fortune, eh bien, il retrouverait cette petite somme ; et, moi qui ai déjà perdu deux enfants, je deviendrais sa mère !

ROBERTSON

Ma bonne madame Grey ! Oh ! l'entendez-vous ? l'entendez-vous ?

MISTRESS GREY

Rassurez-vous. Et, si cet enfant restait près de nous, serait-ce une indiscretion de vous demander quel nom il devrait porter ?

ROBERTSON

Si c'est un garçon, Richard ; si c'est une fille, Caroline.

MISTRESS GREY

Ce ne sont là que des prénoms.

ROBERTSON

Comment s'appelle ce village ?

MISTRESS GREY

Darlington.

ROBERTSON

Eh bien, Richard ou Caroline Darlington ; il est juste qu'il prenne pour nom de famille le nom du village où il en aura trouvé une. (On entend des gémissements.) Oh ! mistress, mistress, répétez-moi qu'il n'y a pas de danger ! Cette enfant, cet ange, me doit tous ses malheurs. Pour venir à moi, elle est descendue de bien haut ! Rang, fortune, famille, elle m'a tout sacrifié. Oh ! je vous en prie, je vous en supplie ! secourez-la, allez près d'elle.

MISTRESS GREY

Mais venez-y vous-même.

ROBERTSON

Moi, moi ! j'en sortirais fou ! Oh ! madame Grey, au nom du

ciel, je resterai seul, allez, allez ! (Mistress Grey sort ; Robertson tombe à genoux.) Oh ! devant quelqu'un je n'osais pas prier ! Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de nous ! (Se levant.) Plus rien ! Si elle mourait, mon Dieu ! sans que je fusse là pour recevoir son dernier soupir !... Oh ! il faut que j'y aille, je ne puis supporter cette incertitude !

CAROLINE, de la chambre

Robertson ! Robertson !

ROBERTSON, reculant

Ah !

LE DOCTEUR, entrant en scène

Où est-il ? où est-il ?

ROBERTSON

Eh bien ?

LE DOCTEUR

Eh bien, bravo, bravo ! un gros garçon.

ROBERTSON, l'embrassant

Vous êtes notre sauveur, notre père ! Oh ! laissez-moi pleurer.

(Il sanglote.)

LE DOCTEUR

Mais allez donc embrasser votre femme, votre fils.

ROBERTSON

Oh ! je suis fou ! conduisez-moi, je n'y vois plus, docteur.

LE DOCTEUR, le poussant dans la chambre

Par ici, allez, allez. (On frappe à la porte de la rue ; le docteur s'arrête.) Qu'est cela ? (On frappe encore.) Que voulez-vous ?

DA SILVA, de la rue

Au nom du roi, ouvrez ! ouvrez, ou nous mettons la porte en dedans.

LE DOCTEUR

Qui êtes-vous ?

UNE AUTRE VOIX

Le constable. Vous devez reconnaître ma voix, docteur ; ouvrez pour vous épargner une mauvaise affaire.

DA SILVA

Monsieur le constable, pas tant de façons, enfonçons cette porte.

LE DOCTEUR, ouvrant

Arrêtez, sirs !...

Scène V

Le constable, da Silva, le docteur Grey,
deux hommes de justice.

DA SILVA, entrant précipitamment

Le docteur Grey ?

LE DOCTEUR

C'est moi, monsieur.

DA SILVA

Vous me répondrez d'eux, car ils sont chez vous.

LE DOCTEUR

Holà ! ne me touchez point. Vous êtes chez moi, monsieur ;
ne me forcez pas à vous en faire souvenir.

DA SILVA

Répondez donc alors !

LE DOCTEUR

Prouvez-moi d'abord que vous avez le droit de m'interroger.

DA SILVA

Ces messieurs sont porteurs d'un mandat.

LE DOCTEUR

Eh bien, je répondrai à ces messieurs s'ils m'en justifient, et
non à vous, qu'à votre accent je ne reconnais même pas pour
Anglais.

DA SILVA

Soit ; mais prenez-y garde ! nous savons qu'ils sont ici, nous
les suivions de plus près qu'ils ne croyaient ; ils ont relayé à la
dernière poste, on ne les a point vus à celle-ci, et, en passant, j'ai
cru reconnaître, j'ai reconnu la voiture devant votre porte : ainsi,
songez-y bien, il serait inutile et peut-être dangereux de mentir.

LE DOCTEUR

Je ne mens jamais, monsieur

DA SILVA, se jetant sur une chaise

Monsieur le constable, faites votre devoir.

LE CONSTABLE

Docteur Grey, vous avez reçu chez vous, ce soir, un homme masqué ?

LE DOCTEUR

Oui, monsieur.

LE CONSTABLE

Il était accompagné d'une jeune dame ?

LE DOCTEUR

C'est vrai.

DA SILVA, se levant

Où sont-ils ? (Le docteur se tait.) Où sont-ils ? vous dis-je.

LE DOCTEUR, froidement

Monsieur le constable, j'attends que vous m'interrogiez.

LE CONSTABLE

Je ne puis que répéter la question de monsieur : où sont-ils ?

LE DOCTEUR

Ici cesse pour moi l'obligation de répondre, jusqu'à ce que je sache de quel droit vous me faites cette question.

DA SILVA

De quel droit ?... Cette jeune femme, c'est ma fille ; cet homme masqué, son séducteur.

LE DOCTEUR

Votre mandat ?

LE CONSTABLE

Le voici, lisez.

LE DOCTEUR

« Ordre d'arrêter, partout où on la retrouvera, une jeune fille dont le signalement suit. » Son nom n'y est pas.

DA SILVA

Lisez.

LE DOCTEUR

« Le porteur du mandat désignera lui-même la personne contre laquelle il devra être mis en exécution. » Vous êtes puissant, monsieur, pour obtenir un tel ordre contre une femme, dans un pays libre !

DA SILVA

Eh bien, monsieur, ma fille, à l'instant !

LE DOCTEUR

Vous la verrez, monsieur, je ne puis m'y opposer ; mais je ne puis consentir à ce que vous l'emmeniez.

DA SILVA

Et qui m'en empêchera, quand le roi et la loi le veulent ?

LE DOCTEUR

Moi, monsieur, qui, en cette occasion, suis plus puissant que la loi et le roi ; moi qui m'y oppose en vertu de mon pouvoir de médecin, et qui déclare qu'il est impossible que cette jeune dame suive en ce moment qui que ce soit, même son père.

DA SILVA

Pourquoi cela ?

LE DOCTEUR

Parce qu'il y aurait danger de mort pour elle à le faire ; que l'exiger serait un assassinat, et qu'à mon tour je sommerais ces messieurs de me prêter main-forte pour conserver une existence dont, à l'heure qu'il est, je répons devant Dieu et devant les hommes.

LE CONSTABLE

Expliquez-vous, docteur.

LE DOCTEUR

La jeune personne que vous poursuivez vient d'accoucher, il y a quelques minutes.

DA SILVA

Malédiction sur elle, si tu ne mens pas !... Mais tu mens pour la sauver ; avoue-le, et je te pardonne tout.

Scène VI
Les mêmes, Robertson.

ROBERTSON, entrant vivement

Docteur ! docteur ! Caroline et son enfant ont besoin de vous... (Apercevant da Silva.) Dieu !

DA SILVA, le prenant au collet

Arrête !

ROBERTSON, accablé

Le marquis !

DA SILVA

Misérable ! je te tiens enfin ! Ma fille ?

LE DOCTEUR

Messieurs, messieurs, chez moi une pareille violence !

DA SILVA

Laissez-nous, docteur ! – Infâme, réponds-moi !

ROBERTSON

Prenez garde, monsieur ! le respect et la patience peuvent m'échapper à la fois.

DA SILVA

Et alors ?...

ROBERTSON

Et alors j'oublierais que vous êtes le père de Caroline...

DA SILVA

Puis ?...

ROBERTSON

Puis vous êtes encore assez jeune, monsieur, pour que nous croisions le fer, ou que nous échangeions une balle.

DA SILVA

Un duel ! un duel avec toi ! Oh ! c'est le masque qui te cache le visage, qui te donne cette hardiesse de parler ainsi à un homme... Écoute, je sais qui tu es, finissons.

ROBERTSON

Damnation !

DA SILVA

Ma fille !

LE CONSTABLE, s'approchant

Monsieur, nous ne pouvons souffrir...

DA SILVA

Dis à cet homme de s'éloigner, que c'est librement que tu dis cela, Robertson Fildy.

ROBERTSON

Fildy ! plus de doute ! – Éloignez-vous, messieurs ; éloignez-vous, docteur.

DA SILVA

Conduis-moi près d'elle.

ROBERTSON

Votre vue la tuera.

DA SILVA

Mieux vaut ma fille morte que déshonorée, et déshonorée par toi.

ROBERTSON

Pitié pour elle, et tuez-moi.

DA SILVA

Elle est là, n'est-ce pas ?

ROBERTSON

Oui ; mais vous ne pouvez la voir en ce moment.

DA SILVA

Je la verrai.

ROBERTSON, devant la porte

Impossible.

DA SILVA

Qui m'en empêchera ?

ROBERTSON

Moi !

DA SILVA

Tu me braves ?

ROBERTSON

Je brave tout pour elle.

DA SILVA

Arrière ! ou je dis qui tu es.

ROBERTSON

Silence ! ou je vous nomme.

DA SILVA

Eh bien ?

ROBERTSON

Eh bien, on saura que la fille du marquis da Silva d'Agua-
vallès est la femme du...

DA SILVA

Tais-toi !

ROBERTSON

Car elle est ma femme devant Dieu, et l'enfant qui vient de
naître est votre petit-fils.

DA SILVA

Raison de plus pour que je la voie.

ROBERTSON

Vous ne la verrez pas.

DA SILVA

Tu m'assassineras donc ?

ROBERTSON

Si c'est un moyen !

DA SILVA, à haute voix

Caroline ! Caroline !

CAROLINE, au dehors

Mon père !

ROBERTSON

Damnation ! elle l'a entendu ! Silence, monsieur, silence !...

Scène VII

Les mêmes, Caroline.

CAROLINE, pâle et en désordre,
venant tomber aux pieds du marquis.

Mon père ! mon père !...

MISTRESS GREY, la suivant

Que faites-vous !... vous voulez donc mourir ?

CAROLINE

Plût au ciel !...

ROBERTSON

Tout est perdu !

LE DOCTEUR

Soyez tranquille, je ne la quitte pas.

DA SILVA

Levez-vous.

CAROLINE

Oh ! non, non, je suis bien là... à vos pieds, à vos genoux, que j'embrasse...

DA SILVA

Fille indigne !...

CAROLINE

Oui, oui, tout sur moi, tout sur moi, mon père !... car lui n'a eu qu'un tort, c'était de ne pas vouloir que je vous révélasse notre amour.

DA SILVA

Elle l'avoue !

CAROLINE

Et pourquoi ne l'avouerais-je pas, mon père ? Il est si brave et si généreux !

DA SILVA

Lui ! lui ! celui-là !

CAROLINE

Oui, brave et généreux !... Il m'a sauvé la vie, mon père... Il passait là quand je tombai de cette gondole dans la Tamise ; il passait là par hasard... Je vous dis que j'avais été sauvée par un étranger que je n'avais pas revu... Je mentais, mon père, je l'ai revu... Mon père, il a sauvé votre fille ; mais songez-y...

DA SILVA

Mieux valait mourir que de devoir la vie à cet homme.

CAROLINE

Je croyais que vous m'aimiez, mon père !... Quand je le revis, je voulus tout vous dire : il ne voulut pas, lui ; pourquoi ? je

l'ignore.

DA SILVA

Je le sais, moi.

CAROLINE

Je l'aimai comme un sauveur : son esprit élevé, sa figure noble, tout fut d'accord pour me perdre. Mon père ! mon père ! pardonnez-nous !

DA SILVA

Jamais !

CAROLINE

Robertson ! oh ! parle-lui ! implore-le de ton côté... L'intérêt qui s'attache à un proscrit...

DA SILVA

Lui, un proscrit ?

CAROLINE

Oui, oui, voilà pourquoi il se cache, pourquoi ce masque...

DA SILVA

Il t'a trompée, enfant !

CAROLINE

Mais dis-lui donc que non, Robertson ! dis-lui que tu ne m'as pas trompée !... Oh ! un mot, un mot !

DA SILVA

Tu vois qu'il se tait...

CAROLINE

Robertson, un mot, un seul !

DA SILVA

Assez ! suis-moi.

CAROLINE

Je ne le puis, mon père.

DA SILVA

Tu crains donc bien la mort ?

CAROLINE

Je crains de le quitter.

DA SILVA

Malheureuse ! tu l'aimes donc bien ?

CAROLINE

Comme j'aime le jour, comme j'aime la vie, comme j'aime Dieu...

DA SILVA

Mais c'est l'enfer !... Viens.

CAROLINE

Et mon enfant, mon pauvre enfant !

LE DOCTEUR

Malheureuse mère !

DA SILVA

Le docteur l'élèvera.

LE DOCTEUR

Je reçois cette mission du ciel ; il sera mon fils !

CAROLINE, résistant

Oh ! je ne veux pas me séparer de mon enfant ! On ne sépare pas une mère de son fils. Dieu le lui a donné pour qu'elle le nourrisse de son lait. Oh ! laissez-moi du moins emporter mon enfant !

DA SILVA

Impossible !

CAROLINE

J'appellerai au secours, mon père ; et tout ce qui aura un cœur me secourra, quand je dirai : « Oh ! voyez, voyez ; c'est une mère qui pleure pour qu'on lui laisse son enfant, qu'elle a à peine vu, à peine embrassé. »

DA SILVA, aux agents

Messieurs, aidez-moi.

(Il veut emporter Caroline)

MISTRESS GREY et LE DOCTEUR

Pitié ! pitié pour elle !

ROBERTSON, appuyant la main sur l'épaule de da Silva

Laissez là cette jeune femme !

CAROLINE

Oh ! mon père ! mon Robertson !

DA SILVA

Ton Robertson !... Eh bien, venez tous, et que tout le monde
connaisse ton Robertson... À bas ce masque ! (Il le lui arrache.)
Regarde ! c'est...

LE DOCTEUR, aux personnes qui s'avancent

Oh ! messieurs ! messieurs !

ROBERTSON

Silence ! au nom de votre fille et pour votre fille !
(Il remet promptement son masque ; le public
seul a eu le temps de voir son visage.)

DA SILVA

Tu as raison : quelle seule te connaisse !... (Bas à sa fille.) Cet
homme...

CAROLINE, avec anxiété

Eh bien ?...

DA SILVA

C'est le bourreau !...

CAROLINE

Ah !...

(Elle tombe évanouie.)

ACTE PREMIER

RICHARD

PREMIER TABLEAU

*Même décoration qu'au prologue ; seulement,
elle est, ainsi que les meubles, vieillie de vingt-six ans.*

Scène première

Mawbray et le docteur Grey font une partie d'échecs ;
mistress Grey travaille ; Richard écrit ;
un instant après, entre Jenny.

MAWBRAY

Non, docteur, vous vous trompez : mon fou était ici, mon cavalier là, j'ai fait échec à la dame.

LE DOCTEUR

Et moi, avec la tour, je prends la dame.

MAWBRAY

Mais non.

LE DOCTEUR

Mais si.

MAWBRAY

Remettons les pièces telles qu'elles étaient.

LE DOCTEUR

Oui.

MAWBRAY

Voilà.

LE DOCTEUR

C'est bien... Richard, je te fais juge.

RICHARD

Oh ! excusez-moi, mon père, je n'ai pas suivi votre jeu ; je fais un travail important et pressé.

LE DOCTEUR

Relatif aux élections ?

RICHARD

Oui, mon père.

MISTRESS GREY

Maudite politique ! n'entendrais-tu donc jamais parler que de cela ?

JENNY, entrant

Mon père, votre journal.

LE DOCTEUR

Ah ! donne.

JENNY

Bonjour, maman. (Elle la baise au front.) Que fais-tu là ?

MISTRESS GREY

Tu vois, des manchettes pour ton père.

JENNY

Elles ne sont pas si jolies que les miennes.

MISTRESS GREY

Tu en fais aussi ?

JENNY

Oui, pour Richard ; il ne faut pas le lui dire, maman ; je veux lui faire une surprise.

LE DOCTEUR, lisant

Je suis à vous, Mawbray.

JENNY, allant à Richard

Bonjour, Richard, bonjour.

RICHARD

Ah ! c'est toi, ma sœur ? Bonjour.

LE DOCTEUR

Par saint Georges ! encore !

RICHARD

Qu'avez-vous, mon père ?

LE DOCTEUR

Le parti de l'opposition a succombé dans le Westmoreland !

RICHARD

Comment ! les élections sont déjà terminées ? et qui a été nommé ?

LE DOCTEUR

Lord Stapfort.

RICHARD

Imbéciles ! un noble pour représenter les droits du peuple ! Je crois, Dieu me damne, que, si les moutons votaient, ils nommeraient le boucher !

LE DOCTEUR

C'est à notre tour après-demain.

RICHARD

Il n'en sera pas ainsi, je l'espère ; lord pour lord, peuple pour peuple, Dieu pour tous, et les droits de chacun seront maintenus.

MAWBRAY

La réunion préparatoire des électeurs va avoir lieu ; croyez-vous, docteur, que j'y puisse assister ?

LE DOCTEUR

Pourquoi non ?

MAWBRAY

Étranger à cette contrée, où, depuis dix ans seulement, je suis venu chercher un port après une longue absence de l'Angleterre, je n'ai aucun droit politique.

LE DOCTEUR

À cette assemblée, on ne fait que discuter, on ne vote pas.

MAWBRAY

Mais je tremble toujours qu'on ne me demande, sur ma vie passée, des détails que des malheurs qui ne me sont pas tout personnels m'ont empêché de confier même à vous.

LE DOCTEUR

Et dont je ne vous ai jamais demandé compte, Mawbray, vous me rendrez cette justice. Une vie simple, des mœurs douces, votre affection presque paternelle pour nos enfants, voilà qui vous a fait notre ami. (Mawbray veut répliquer, le docteur avec amitié.) N'en parlons plus. (À Richard.) Viens-tu avec nous ?

RICHARD

Sans doute.

LE DOCTEUR

Et à qui donneras-tu ta voix ?

RICHARD

À moi, mon père, et je vous demande la vôtre et celle de vos amis.

MAWBRAY et LE DOCTEUR

À toi ?

JENNY

Richard, député ?

RICHARD

Pourquoi pas ?

LE DOCTEUR

Et depuis quand as-tu eu cette idée ?

RICHARD

Depuis que je pense.

LE DOCTEUR

Et tes espérances datent... ?

RICHARD

D'hier.

LE DOCTEUR

Elles reposent ?...

RICHARD

Sur cette lettre.

MAWBRAY

Une lettre anonyme ?

RICHARD

Lisez toujours.

LE DOCTEUR, lisant

« Vous êtes jeune, ardent, ambitieux ; le comté nomme demain son mandataire, mettez-vous sur les rangs. M. Grey et vous exercez une grande influence sur la bourgeoisie, j'en ai sur le peuple ; je vous promets cent voix, réunissez-en autant, et nous enlevons d'assaut votre élection. Je vous verrai demain. Vous saurez les motifs qui me font agir ; je vous crois homme à les comprendre. » Et tu crois à cette lettre ?

RICHARD

Nul n'aurait intérêt à me tromper ; beaucoup peuvent désirer que je réussisse.

LE DOCTEUR

Richard, tu es bien jeune !

RICHARD

Pitt était ministre à vingt et un ans.

MAWBRAY

Et quelle garantie offriras-tu aux électeurs ?

RICHARD

Ma vie passée.

LE DOCTEUR

Mais tu ne possèdes rien.

RICHARD

Vous avez quelque fortune.

MISTRESS GREY

Mais je croyais que le manufacturier Stilman se mettait sur les rangs ?

RICHARD

Les électeurs craindront qu'il ne se vende pour une fourniture de laine.

LE DOCTEUR

Le banquier Wilkie...

RICHARD

Eh bien ?

LE DOCTEUR

Il a la réputation...

RICHARD

D'un sot.

LE DOCTEUR

Et d'un homme incorruptible.

RICHARD

Le comté voudra un représentant dont les discours soient cités dans les journaux.

JENNY

Voyez, ma mère, il répond à tout.

MISTRESS GREY

L'ambition a bien de la logique, ma fille.

MAWBRAVY

Et quels seront tes principes à la tribune ?

RICHARD

Cette profession de foi les contient ; les circonstances les développeront.

MAWBRAVY

C'est cela que tu écrivais ?

RICHARD

Oui.

LE DOCTEUR

C'est un moyen bien usé.

RICHARD

On le rajeunit par le style.

LE DOCTEUR

La tribune a tant de fois démenti les promesses de l'élection !

RICHARD

Les masses sont crédules.

MAWBRAVY

Et tu es décidé à t'exposer aux débats de la place publique, aux discours sur la borne, au boxing dans la rue ?

RICHARD

J'ai la voix forte et le poignet ferme.

LE DOCTEUR

Et sais-tu la langue qu'on doit parler au peuple ?

RICHARD

Je parle toutes les langes, mon père.

LE DOCTEUR, prenant Mawbray à part

N'est-ce pas le moment de lui apprendre qu'il n'est pas mon fils ?

MAWBRAVY

Il voudra savoir quel est son père, et, vous me l'avez dit, vous

n'avez rien à lui apprendre sur ce point.

JENNY, allant à Richard

Oh ! Richard, si les femmes votaient !

LE DOCTEUR

Oui, oui, cela lui ôterait peut-être de son assurance, et, je vous l'avoue, Mawbray, j'aime à le voir ainsi, ayant la confiance de sa force et la conscience de son mérite.

MAWBRAY

Mon bon docteur.

LE DOCTEUR

Mawbray, nous irons entendre son premier discours à la Chambre. – Eh bien, Richard, soit ; j'avais fait aussi ce rêve, mais je ne croyais pas qu'il dût sitôt s'accomplir.

MISTRESS GREY

Monsieur Mawbray, vous ne quitterez pas mon mari ?

JENNY

Ni Richard ?

MAWBRAY

Soyez tranquilles ; j'assiste à cette assemblée en spectateur désintéressé, puisque, étranger à cette contrée, je n'y ai aucun droit politique.

RICHARD, regardant à sa montre

Allons, allons, partons, mon père ; c'est l'heure.

MISTRESS GREY

Adieu donc, messieurs ; ne tardez pas à rentrer.

JENNY

Bonne chance, Richard. Adieu ! adieu !

(Richard, préoccupé, sort avec Mawbray
et le docteur sans répondre à Jenny.)

Scène II

Mistress Grey, Jenny.

JENNY, les yeux fixés sur la porte par laquelle ils sont sortis
Pas un mot !... pas un regard !

MISTRESS GREY

Eh bien, Jenny !

JENNY, tressaillant

Ma mère ?

MISTRESS GREY

Que fais-tu donc là, immobile ?

JENNY

Je... je réfléchissais.

MISTRESS GREY

En effet, j'ai cru remarquer que, depuis quelque temps, tu es bien pensive ; c'est surtout lorsque Richard n'est pas là, que tu te livres aux réflexions.

JENNY

La solitude leur est favorable.

MISTRESS GREY

La solitude... Eh bien, moi, donc ?

JENNY

Oh ! vous n'êtes pas quelqu'un, vous... Vous êtes ma mère.

MISTRESS GREY

Mon enfant, il ne faudrait pas te laisser aller ainsi à tes pensées.

JENNY

Sont-elles donc un mal ?

MISTRESS GREY

C'est selon leur nature.

JENNY

Ne peut-on penser à son frère ?

MISTRESS GREY

À son frère, oui ; à Richard, non. Richard se croit ton frère, mais tu sais qu'il ne l'est pas. Le secret t'a été révélé aussitôt que tu as été en étant de comprendre les différences d'affections dues à un frère ou à un ami.

JENNY

Et pourquoi n'a-t-on pas révélé ce secret à Richard lui-même ?

MISTRESS GREY

Mawbray a toujours insisté près de mon mari pour qu'il le laissât dans cette ignorance.

JENNY

Et cela fait qu'il m'aime comme un frère.

MISTRESS GREY

Et comment voudrais-tu donc qu'il t'aimât ?

JENNY

Oh ! pardon, ma mère, je suis folle.

MISTRESS GREY

Tu vois bien que tu penses tout haut et que tu n'es pas seule.

JENNY

Ma mère, j'ai bien envie de pleurer ; serait-ce un mal aussi ?

MISTRESS GREY

Ah ! mon enfant, garde tes larmes ! Dieu les a faites pour des malheurs réels, et, avant la fin de sa vie, chaque homme trouve l'occasion de verser les siennes.

JENNY

Ma mère, qui peut donc empêcher le bonheur ?

MISTRESS GREY

C'est que chacun le rêve à sa manière, coordonne la série des événements qui doivent y concourir, croit que le sort se prêtera à ses calculs d'avenir ; puis l'avenir vient, et le sort renverse ce château de cartes. Ton bonheur, à toi, celui que tu rêves du moins, serait une vie paisible, aux lieux où tu es née, entre tes parents, ayant notre petit domaine pour toute patrie, Richard pour époux.

JENNY

Eh bien ?

MISTRESS GREY

Eh bien, mon enfant, nous sommes vieux, nous mourrons.

JENNY

Oh ! ma mère !

MISTRESS GREY

Richard t'emmèneras à Londres, et tu quitteras le pays où tu

es née.

JENNY

Partout, partout avec lui !

MISTRESS GREY

Ses occupations politiques vous isoleront l'un de l'autre, et chaque jour davantage. Il ne pourra toujours rester près de toi pour te rendre tes parents que tu auras perdus, ton domaine que tu auras quitté, ta tranquillité que tu ne sauras où reprendre !

JENNY

Maman, mon rêve n'était-il pas le vôtre, et n'avez-vous pas été heureuse avec mon père ?

MISTRESS GREY

M. Grey n'était pas ambitieux, Jenny.

JENNY

Eh bien, si ce que vous me dites est vrai, ma mère, croyez-vous que le temps de pleurer ne soit pas venu pour moi ?

MISTRESS GREY

Mon enfant, distrais-toi ; il y a longtemps que tu ne t'es occupée de dessin ?

JENNY

Je n'y fais plus de progrès.

MISTRESS GREY

Ton piano ?

JENNY

Je sais toutes les sonates que Richard m'a données, et les autres sont trop difficiles.

MISTRESS GREY

Tu l'aimes plus que tu ne le devrais, mon enfant !

JENNY

J'en ai peur, ma mère !

MISTRESS GREY

Ô Jenny, quelle folie ! Sais-tu même s'il t'aime, lui ?

JENNY

Il se croit mon frère, il m'aime comme sa sœur.

MISTRESS GREY

Et si, en apprenant qu'il n'est pas ton frère, il continuait de t'aimer comme un frère ?...

JENNY

Ma mère...

MISTRESS GREY

Si cela était enfin ?...

JENNY

Oh ! je serais bien malheureuse !

MISTRESS GREY

Tu vois !

JENNY

Ma mère, pressée par vos questions, je vous réponds sans trop savoir ce que je vous dis. Si j'étais seule un instant, si votre présence ne me faisait pas rougir et ne troublait pas toutes mes idées, j'essayerais d'y mettre de l'ordre ; et, quand je vous reverrais, ma mère, je serais plus calme et probablement plus raisonnable.

MISTRESS GREY

Eh bien, mon enfant, interroge ton âme, ne te fie pas à tes forces plus que tu ne crois le pouvoir faire ; ne sois pas plus défiante de toi-même qu'il n'est raisonnable de l'être ; songe qu'une fille n'a pas de meilleure amie que sa mère, et que tout se calme dans ses bras, même le remords. Adieu, mon enfant.

JENNY

Au revoir, ma mère.

Scène III

Jenny, puis Richard.

JENNY

Oh ! Richard, Richard ! si ce que ma mère dit est vrai, si tu ne devais jamais m'aimer que comme un frère, oh ! je le sens là, ce serait trop peu pour mon bonheur. C'est qu'elle a raison, ma mère ; sa main tremble-t-elle quand il prend la mienne et que je frissonne de tout mon corps rien qu'en la touchant ? son cœur bat-il quand, le matin ou le soir, il pose ses lèvres sur mon front,

et que je sens mon cœur se gonfler comme s'il allait briser ma poitrine ? Non, il est calme, Richard, toujours calme, excepté quand il parle de ses projets d'avenir : c'est alors que son âme s'allume, que ses yeux s'enflamment ; tout à l'heure, l'espoir d'être nommé député ne lui avait-il pas fait oublier jusqu'à mon existence ? A-t-il répondu à mes adieux de la voix ou du regard ? Oh ! contre les autres, j'ai la force de le défendre ; et, contre moi-même, ô mon Dieu ! je sens que je ne l'ai pas... Oh ! c'est lui ; qu'a-t-il donc ?

RICHARD, entrant

Malédiction !

JENNY

Comme il est pâle ! comme il paraît agité !

RICHARD

Je n'y pouvais plus tenir... Échouer de cette manière ! opprobre et dérision !... Je ne suis pas le fils du docteur Grey !

JENNY, poussant un cri

Ah !...

RICHARD

C'est vous, Jenny ! Saviez-vous cela, que je n'étais pas votre frère ?

JENNY

Je le savais, Richard.

RICHARD

Et vous ne me l'avez pas dit ! et le docteur ne me l'a pas dit ! et pas un ami ne me l'a dit ! Un étranger m'a jeté ce secret à la face comme une injure, et chaque électeur alors de dire : « C'est vrai, il n'est pas le fils de M. Grey, il ne possède ni nom ni propriétés ; donc, il ne peut représenter les hommes qui ont des propriétés et un nom. » Savez-vous le mien, Jenny ? Si vous le savez, dites-le-moi.

JENNY

Hélas ! non.

RICHARD

Une seconde fois, Jenny, dites-le-moi, si vous le savez ; que

je puisse aller me rejeter au milieu de ces insolents bourgeois et leur dire : « Moi aussi, j'ai un nom connu ; et, de plus que vous, j'ai une âme qui comprend et un esprit qui pense. » Les imbéciles !... « On ne connaît pas sa famille !... » Le comté est donc bien heureux d'avoir donné naissance à la noble famille des Stilman et des Wilkie ! Oui, je suis étranger au comté ; et qu'importe, si je prête au comté qui m'adopte la force de l'intelligence et la puissance du talent ! Je ne possède rien ; non, c'est vrai : je n'ai ni l'atelier de M. Stilman, ni le comptoir de M. Wilkie ; mais j'ai la tête qui conçoit et le bras qui exécute. Il n'y faut plus penser ; n'y plus penser, Jenny ! comprenez-vous cela ? perdre en une minute l'espoir de dix ans...

JENNY

Mon ami...

RICHARD

N'y plus penser !... quand je sens, dans ce front qui brûle ma main, le génie et le pouvoir de dominer cette foule qui me juge et que je méprise. Sans cette révélation, à laquelle n'a su que répondre votre père, la masse était pour moi ; l'aristocratie d'un tailleur et la fierté d'un bottier compromises, si son mandataire ne voit pas clair dans sa race jusqu'à la quatrième génération ! c'est toujours ce peuple avec son besoin de despotisme et ses habitudes d'aristocratie ; ce peuple de Shakspeare, qui ne connaît d'autre moyen de récompenser l'assassin de César qu'en le faisant César !... Oh ! qui te trompe a raison, il se venge de ton aveuglement et échappe à ton ingratitude... Et cependant, avec quelle force ma voix eût tonné à la tribune pour défendre tes droits ! mes conceptions politiques eussent bientôt embrassé, non plus les intérêts d'une chétive bourgade, d'un étroit comté, mais d'une nation entière. Oracle d'un parti, les autres m'eussent appelé de leurs vœux, sollicité de leurs promesses, et j'étais maître, dans la vieille Angleterre, de choisir à ma fantaisie ma place à la tête du peuple ou sur les premières marches du trône. Malédiction sur ces lâches bourgeois, qui ont coupé mes ailes sans

s'apercevoir que c'étaient celles d'un aigle !

UN DOMESTIQUE, entrant

Monsieur Richard...

RICHARD, avec emportement

Que me veux-tu ?

LE DOMESTIQUE

Il y a là plusieurs hommes qui demandent à vous parler.

RICHARD

Quels sont-ils ?

LE DOMESTIQUE

Des électeurs qui sortent de la réunion préparatoire.

RICHARD

Eh ! qu'ai-je besoin de leurs compliments de condoléance !

LE DOMESTIQUE

Ils disent qu'ils ont des choses de la dernière importance à vous communiquer.

RICHARD

Faites entrer alors ; que le ressentiment du passé ne compromette pas l'espérance de l'avenir.

Scène IV

Les mêmes, plusieurs bourgeois, Tompson.

RICHARD, allant au-devant d'eux

Eh bien, messieurs, vous le voyez, le succès nous échappe...
Je dis nous, car j'ai trouvé en vous de chauds amis.

PREMIER BOURGEOIS

Soyez sûr que nos regrets...

RICHARD

Je vous remercie ; il est doux d'exciter l'intérêt de ceux qu'on estime... La réunion des électeurs s'est séparée, messieurs ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Oui, mais sans avoir rien terminé.

RICHARD

Comment ! ce choix ne s'est pas fait ?

PREMIER BOURGEOIS

Nous n'avons pas pu nous entendre ; c'est une chose importante que le choix du candidat qu'on oppose à un ministère aussi corrompu que le nôtre, et à la puissante famille des Derby, qui, depuis qu'il y a une chambre des communes, y a toujours envoyé ses créatures.

RICHARD

Comment ! vous ne trouvez personne à opposer à leur âme damnée sir Stanson, qu'ils vous imposent à chaque élection ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Nous avons plusieurs concurrents, mais nous ne sommes pas d'accord.

RICHARD

M. Wilkie se présentait.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Il n'est pas orateur, et il nous faut un homme qui parle, et parle haut.

RICHARD

M. Stilman.

PREMIER BOURGEOIS

Tous les marchands de laine se sont déclarés contre lui.

RICHARD

Et pourquoi ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ils craignaient qu'il n'échangeât sa conscience contre le titre de fournisseur de l'armée.

RICHARD

Alors, messieurs, qui me procure le plaisir de vous voir ?

TOMPSON, à demi-voix

Éloignez cette jeune fille.

RICHARD

Jenny, nous causons d'affaires politiques ; cette conversation est peu attrayante pour vous, et peut-être, devant vous, ces messieurs ne s'exprimeraient-ils pas en toute liberté.

JENNY

Je me retire, Richard ; soyez prudent.

RICHARD

Oui, oui. (Jenny sort.) Et moi, messieurs, dois-je seulement mon insuccès à l'ignorance où je suis de ma naissance ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

À ce seul motif : vous aviez pour vous les antagonistes de MM. Stilman et Wilkie, et c'était la majorité. Les souscriptions pour les frais de l'élection se multipliaient d'instant en instant ; mais beaucoup ont dit : « Il est impossible d'élire un homme qui n'a pas de parents qui l'attachent au comté. »

TOMPSON, à demi-voix

On peut se marier, et l'on a une famille.

(Richard regarde Tompson.)

PREMIER BOURGEOIS

Encore, disait-on, s'il était propriétaire !

TOMPSON, même jeu

Si le beau-père a deux ou trois fermes ?

RICHARD, regarde Tompson avec pénétration,
puis il se retourne

Et voilà les seules raisons qui ont fait échouer mon élection ?

PREMIER BOURGEOIS

Nous n'en connaissons pas d'autres.

RICHARD

Si je levais ces objections ?

LES BOURGEOIS

Le succès serait certain.

RICHARD

Et alors je pourrais compter sur vous ?

PREMIER BOURGEOIS

Comme sur des amis.

RICHARD

Eh bien, messieurs, ce soir, j'espère avoir à vous annoncer quelque changement dans ma position. Voulez-vous prendre rendez-vous à la taverne des *Armes du roi*, à cinq heures ?

LES BOURGEOIS

C'est dit.

RICHARD

Recevez mes remerciements, messieurs. (À Tompson.) Restez, il faut que je vous parle. Sans adieu, messieurs ; à cinq heures.

Scène V

Richard, Tompson.

RICHARD

Vous vous êtes donné beaucoup de peine pour mon élection, monsieur !

TOMPSON

Je vous ai eu cent voix.

RICHARD

Et puis-je savoir ce qui a fait naître l'intérêt que je vous inspire ? Car je n'ai point l'honneur de vous connaître.

TOMPSON

C'est moi qui vous ai écrit.

RICHARD

Quel motif m'a valu l'honneur de votre lettre ?

TOMPSON

Votre caractère.

RICHARD, souriant

Lequel ?

TOMPSON

D'ambitieux.

RICHARD

Qui vous a dit que je l'étais ?

TOMPSON

Moi qui le suis.

RICHARD

Vous êtes franc.

TOMPSON

Je suis concis.

RICHARD

Et vous appuyez vos prétentions ?...

TOMPSON

Sur ma tête et mon bras, comme vous.

RICHARD

Et qui êtes-vous ?

TOMPSON

Rien, comme vous.

RICHARD

Et comment croyez-vous avoir besoin de moi pour réussir ?

TOMPSON

Ma position, quelques antécédents, m'ôtent l'espoir de parvenir seul. Je suis né trop près du peuple pour pouvoir exercer directement pour moi l'influence que j'ai sur lui. Je vous ai eu cent voix ; si je m'étais présenté, je n'aurais eu que la mienne.

RICHARD

Ainsi vous voulez faire de moi un instrument ?

TOMPSON

Non, un patron : vous serez le vaisseau de guerre, et moi, je serai la chaloupe qu'il remorque ; mais faites-y attention, sir Richard, dans un gros temps, la chaloupe peut sauver l'équipage.

RICHARD

Et si j'acceptais ce traité, et que nous montassions ensemble, quelle serait ma place ?

TOMPSON

La première.

RICHARD

Toujours ?

TOMPSON

Toujours ; à moi la seconde. Entre le génie et le monde qu'il remue, il faut un levier.

RICHARD

Vous voulez être la baguette de la fée ? Eh bien, soit, si j'en ai la puissance.

TOMPSON

À vous corps et âme.

RICHARD

Nos premiers moyens de réussite ?

TOMPSON

Votre mariage avec la fille du docteur.

RICHARD

Le projet n'aurait rien que de simple, si l'exécution ne devait en être si précipitée.

TOMPSON

On vous aime trop pour ne pas se hâter de céder.

RICHARD

Le succès ne pourra être annoncé que trop tard.

TOMPSON

Oui, si, pour proclamer la victoire, on attend qu'elle soit gagnée.

RICHARD

Il faudrait donc qu'un ami zélé se mêlât aux électeurs douteux.

TOMPSON

Qu'il leur annonçât l'affaire comme conclue.

RICHARD

Qu'il parlât de la fortune du docteur.

TOMPSON

En la grossissant de quelques livres sterling de revenu sur la banque.

RICHARD

Et ces bruits, qui les répandra ?

TOMPSON

Moi ; j'entre aujourd'hui en fonctions.

RICHARD

Nos conventions d'avance ?

TOMPSON

À Richard simple particulier, Tompson valet ; à sir Richard propriétaire, Tompson intendant ; à l'honorable sir Richard dépu-

té, Tompson secrétaire ; à monseigneur Richard ministre, Tompson ce que voudra monseigneur. Arrivé au résultat, y proportionner la récompense : sir Richard est trop adroit pour ne pas être reconnaissant.

RICHARD

Soit ; touchez là.

TOMPSON

Adieu donc.

RICHARD

Vous partez ?

TOMPSON

Vous avez besoin de moi à la taverne des *Armes du roi*.

Scène VI

Richard, puis Jenny.

RICHARD

Intrigant subalterne ! qui ne veut que de l'or ! toujours valet, jamais rival ! C'est l'homme qu'il me faut... Jenny !

JENNY

Il vous ont apporté de bonnes nouvelles ?

RICHARD

Pourquoi, chère Jenny ?

JENNY

Je vous ai quitté triste et vous retrouve joyeux.

RICHARD

Ma joie me vient de moi-même, Jenny, et non pas des autres.

JENNY

Je ne comprends pas.

RICHARD

Jenny, je ne suis pas le fils du docteur.

JENNY

Et cela vous rend heureux ; mauvais fils ! mauvais frère !

RICHARD

Oh ! oui, bien mauvais frère, Jenny.

JENNY

Qui a donc pu changer votre âme si subitement ?

RICHARD

Ce secret.

JENNY

Vous le saviez en rentrant, et vous êtes rentré la figure bouleversée.

RICHARD

Vous ne me tutoyez plus, Jenny.

JENNY

Vous n'êtes plus mon frère, Richard.

RICHARD

Votre main, Jenny !

JENNY

Ma main ?

RICHARD, à part

Elle tremble. (Haut.) Jenny, je suis le plus heureux des hommes.

JENNY

Quel changement !

RICHARD

Oh ! malheur à moi, si vous ne comprenez pas !

JENNY, retirant sa main

Monsieur...

RICHARD

Quand je suis rentré, ce secret venait d'éclater sur ma tête ; j'étais frappé de la foudre ; je n'avais pu encore rassembler mes idées ; j'avais fui comme un homme perdu ; car, au premier abord, ce secret m'enlevait tout, une position sociale, des parents adorés, une sœur chérie... Une sœur... Je me suis arrêté sur ce mot, et j'ai vu clair dans mon âme. Que de fois ce mot *sœur*, sans savoir pourquoi, m'a paru douloureux à prononcer !... Que de fois, en vous regardant, je suis devenu pensif ! Je me disais : « C'est ma sœur », et je m'éloignais de vous avec une crainte dans le cœur, qui était presque un remords ; ce tourment vague

que je n'osais approfondir me rendait fantasque ; mon âme brûlait, et je m'étudiais à paraître froid ou préoccupé ; car, si vous eussiez été vraiment ma sœur, Jenny, et que vous eussiez éprouvé ce que j'éprouvais ; si, en prenant votre main, je l'avais sentie trembler comme elle le fait...

JENNY

Richard...

RICHARD

Si j'avais senti ton cœur bondir, comme en ce moment...

JENNY

Laissez-moi.

RICHARD

Quand je m'approchais de vous pour vous donner un baiser de frère...

(Il la prend dans ses bras.)

JENNY

Mon Dieu !... mon Dieu !

RICHARD

Si, au lieu de rencontrer votre front, j'avais touché vos lèvres...

(Il l'embrasse.)

JENNY, se renversant

Ah !

RICHARD

Eh bien, maintenant, Jenny, au lieu de crime, c'est joie ; au lieu de remords, c'est bonheur ; car je t'aime, Jenny, je t'aime comme un fou... et, si tu étais ma sœur, la mort seule me sauverait d'un crime.

JENNY

Oh ! grâce ! grâce ! pitié.

RICHARD

Oh ! oui, pitié pour moi, Jenny, pour moi qui meurs, et qui attends un mot de toi pour vivre. Oh ! réponds, réponds !

JENNY

Le puis-je ? Oh ! c'est un délire ; j'ai la tête perdue. Je suis

folle.

RICHARD

Jenny, Jenny, m'aimes-tu ?

JENNY

Si je l'aime ! il le demande !

RICHARD

Ô ma Jenny ! mon amour !

JENNY, apercevant le docteur et Mawbray, qui rentrent.

Mon père !

(Elle se sauve.)

RICHARD, à part

Voilà qui m'épargne une explication d'un quart d'heure.

Scène VII

Le docteur Grey, Mawbray, Richard.

LE DOCTEUR

Eh bien, Richard, que veut dire cela ? (À Mawbray.) Il n'a pas perdu de temps.

RICHARD

Mon père, mon ami, je ne chercherai pas à nier, à me défendre.

LE DOCTEUR

Mais il me semble que ce serait difficile.

RICHARD

D'ailleurs, je suis trop heureux pour me repentir.

LE DOCTEUR

Mais, moi, Richard, comme père, j'ai droit de me plaindre.

RICHARD

Oh ! du moment que ce secret m'a été révélé, que je n'étais pas votre fils, je n'ai pu résister à une affreuse idée, celle que Jenny verrait toujours en moi un frère, quoiqu'elle eût cessé d'être ma sœur.

LE DOCTEUR

Et voilà ce qui t'a fait quitter l'assemblée comme un fou, abandonner la partie qui n'était qu'à moitié perdue ?

RICHARD

Eh ! mon père, partie, élection, royaume, que m'importait tout cela ? Tout cela s'était évanoui devant une seule idée, celle de redevenir ce que j'avais cru longtemps être, votre fils ; mon père, m'ôterez-vous ce nom ? ne pourrai-je plus dire : « Mon père, mon bon père ? »

LE DOCTEUR

Eh ! que diable ! dis toujours, j'y suis aussi habitué que toi, et il m'en coûterait plus qu'à toi, peut-être, de ne plus dire : « Mon fils ! » mais, pour cela, il faut deux choses, l'amour de Jenny...

RICHARD

Oh ! elle m'aime, mon père, elle m'aime, elle me l'a dit.

LE DOCTEUR

Et le consentement de sa mère... sa mère, dont vous oubliez les droits, Richard.

RICHARD

Mon père, j'avais oublié le monde entier, pour ne me souvenir que de Jenny.

LE DOCTEUR

Richard, dites à ma femme que je l'attends.

RICHARD

Je vais l'avertir, mon...

LE DOCTEUR

Eh bien ?

RICHARD

Mon...

LE DOCTEUR

Père !... Allons donc !

RICHARD, se jetant dans ses bras

Mon père !

(Il sort.)

MAWBRAV

Eh bien, mon ami ?

LE DOCTEUR

Il méritait cette leçon, n'est-ce pas ?

MAWBRAY

Laquelle ?

LE DOCTEUR

Celle que je viens de lui donner.

MAWBRAY

Ah ! vous appelez cela une leçon ?

LE DOCTEUR

Eh ! comment aurais-je été plus sévère quand ce drôle-là s'avise de réaliser tout à coup des espérances de quinze ans, mes projets d'avenir, un rêve que je n'avais abandonné que lorsque je crus m'apercevoir que Richard faisait peu d'attention à ma fille ? Vrai-Dieu, Mawbray, je suis enchanté de m'être trompé !

Scène VIII

Les mêmes, mistress Grey.

MISTRESS GREY, entrant

Vous m'avez fait demander, mon ami ?

LE DOCTEUR

Oui, ma chère Anna, j'ai besoin de votre aide. Voici le moment de réaliser un de vos rêves les plus chers.

MISTRESS GREY

Lequel ?

LE DOCTEUR

Jenny a dix-sept ans ; Richard en a ving-six.

MISTRESS GREY

Eh bien ?

LE DOCTEUR

Mon Anna, c'est au même âge que nous avons été fiancés. Que diriez-vous d'un anniversaire ?

MISTRESS GREY

Richard l'époux de Jenny ?

LE DOCTEUR

Qu'y a-t-il là qui t'étonne ? Vingt fois ne m'as-tu pas dit toi-même que ce projet ferait le bonheur de nos vieux jours s'il pouvait réussir ?

MISTRESS GREY

Autrefois ; mais, depuis longtemps, mon ami, vous avez dû remarquer que je ne vous en parlais plus.

LE DOCTEUR

Et pourquoi ?

MISTRESS GREY

Mon ami, c'est qu'avec les années s'est développé le caractère de Richard ; son caractère, que j'ai suivi avec l'œil et l'âme d'une mère.

LE DOCTEUR

Eh bien ?

MISTRESS GREY

Eh bien, mon ami, il est ambitieux.

LE DOCTEUR

Et tu crains cette passion ?

MISTRESS GREY

Pour Jenny.

LE DOCTEUR

C'est la source des grandes vertus.

MISTRESS GREY

Et quelquefois des grands crimes... Si ce mariage faisait à jamais le malheur de notre fille !

LE DOCTEUR

Leur malheur est bien plus certain si nous les séparons... Anna, nos enfants s'aiment...

MISTRESS GREY

Et comment le savez-vous ? Il y a deux heures, Richard se croyait encore notre fils.

LE DOCTEUR

Eh bien, il y a dix minutes, j'ai surpris notre fils aux pieds de notre fille. Ferons-nous le malheur de ces pauvres enfants ?

MISTRESS GREY

Si j'étais sûre que Jenny fût heureuse !

LE DOCTEUR

Elle le sera... Nous profiterons des nobles élans du cœur de

Richard pour lui inspirer de nobles actions ; et, s'il s'écartait de la route du bien, nous serions toujours là pour l'y ramener.

MISTRESS GREY

Et si Dieu nous rappelle à lui ?

LE DOCTEUR

Notre ami Mawbray sera là pour nous remplacer et veiller sur notre enfant si elle en a besoin.

MAWBRAV

J'en prends l'engagement formel devant le ciel.

MISTRESS GREY

Allons, je le veux bien. Le ciel a toujours béni ce que vous avez fait.

LE DOCTEUR, embrassant sa femme

C'est toi qui nous mérites sa bénédiction.

Scène IX

Les mêmes, Richard, puis Jenny.

LE DOCTEUR

Ah ! tu écoutes aux portes, toi ?

RICHARD

Pardonnez, mon père, le temps me paraissait long.

MISTRESS GREY

Eh bien, mon ami, nous consentons.

RICHARD

Je le savais, ma mère ; mais je ne voulais pas m'ôter le bonheur de me l'entendre répéter de votre bouche. Vous voulez donc que je vous doive tout dans ma vie, mon père ?

LE DOCTEUR

N'avais-tu pas prévu ma réponse ?

RICHARD

Je craignais que quelque obstacle que je ne connais pas, venant de ma famille ou de ma naissance... Permettez-vous que j'aie annoncé cette nouvelle à Jenny ?

LE DOCTEUR

Pas encore, mon ami. Tu viens de parler de ta famille et de ta

naissance... C'est un sujet dont j'avais toujours évité de m'entretenir avec toi ; je trouvais plus simple, et surtout plus selon mon cœur, de t'appeler mon fils ; car que pouvais-je te révéler, puisque tout était doute et incertitude ? D'ailleurs, j'espérais toujours que quelque événement viendrait jeter du jour sur cette aventure. Puisque le ciel ne l'a pas voulu, que le moment est venu de tout te dire, je vais, du moins, te raconter ce que je me rappelle. (À Mawbray, qui pâlit et veut se retirer.) Restez, Mawbray ; je n'ai rien à dire dont Richard ou moi ayons à rougir.

RICHARD

Mon père, je vous écoute.

LE DOCTEUR

Il y a vingt-six ans, une voiture s'arrêta, vers dix heures du soir, devant cette même maison. On frappa, j'ouvris... Un homme masqué se présenta (Mawbray écoute), implorant mon secours pour une jeune femme qui l'accompagnait, et qui paraissait arrivée au dernier terme de sa grossesse ; sur la prière de cet homme, et sans qu'il se démasquât, la jeune femme, dont la figure était aussi belle que la voix était douce, fut installée dans la chambre qu'occupe encore aujourd'hui mistress Grey. (Mawbray paraît vivement ému.) La Providence exauça nos vœux, je reçus dans mes bras un enfant que sa mère couvrit de baisers et de larmes... Cet enfant, Richard, c'était toi !

(Mawbray regarde Richard avec tendresse.)

RICHARD

La voiture qui amena ma mère avait-elle des armoiries ?

LE DOCTEUR, réfléchissant

En effet, c'eût été un moyen de reconnaissance ; mais, non, je me rappelle qu'elle n'en avait pas.

RICHARD

Encore une espérance trompée !... Continuez, je vous prie, mon père.

LE DOCTEUR

À peine ta mère t'avait-elle mis au jour, pauvre enfant, que

l'on frappa une seconde fois à la porte : c'étaient des gens de justice qui obéissaient à un homme accompagné du constable ; il me montra un ordre de remettre entre ses mains la jeune dame qui était dans ma maison ; je refusai, il la réclama comme père ; et, à sa voix, ta mère, faible et tremblante, vint tomber à ses pieds ; l'étranger donna l'ordre qu'on la portât dans sa voiture.

MAWBRAY, à part

Pauvre Caroline !

RICHARD

Et mon père, que faisait-il ?

LE DOCTEUR

Il voulut la défendre, il s'approcha de l'inconnu dans ce but, car il paraissait aimer ardemment ta mère.

MAWBRAY, accablé et à part

Oh ! oui, ardemment !

LE DOCTEUR

L'étranger l'arrêta d'un mot que nous ne pûmes entendre : il chancela et tomba anéanti sur ce fauteuil.

(En se retournant, le docteur et Richard aperçoivent Mawbray, qui, ne pouvant résister à son émotion, est tombé sur le fauteuil que le docteur indique.)

MISTRESS GREY

Qu'avez-vous, Mawbray ?

LE DOCTEUR

Il se trouve mal.

MISTRESS GREY, appelant

Jenny, Jenny, mon flacon de sels !

LE DOCTEUR

Mawbray, Mawbray, mon ami !

JENNY

Qu'y a-t-il donc, ma mère ? Oh ! mon Dieu ! je suis toute tremblante !

LE DOCTEUR

Notre ami qui vient de s'évanouir ; mais ce ne sera rien.

MAWBRAY

Non, mes amis, non, un éblouissement passager...

JENNY

Oh ! maman, quand je t'ai entendue appeler ainsi, j'ai eu grand' peur. – C'est bien mal, monsieur Mawbray, d'effrayer ainsi ses amis.

MAWBRAY

Je suis tout honteux du trouble que je vous cause ; je vous ai interrompu... Continuez, mon ami ; je suis mieux, tout à fait mieux.

LE DOCTEUR

Je n'avais plus rien de bien intéressant à dire.

RICHARD

N'importe, mon père, continuez.

LE DOCTEUR

J'achève donc. Depuis la scène dont je viens de te parler, je n'ai jamais revu ni ton père ni ta mère ; seulement, à des intervalles réglés, je recevais par la poste des sommes plus que suffisantes pour ton entretien. Il y a environ dix ans, peu de temps avant l'arrivée de Mawbray dans cette ville, je reçus cinq mille livres sterling avec l'avertissement que cet argent serait le dernier qu'on me ferait parvenir. Depuis ce temps, toutes mes recherches ont été inutiles, et j'ai pensé que l'adoption que nous avons faite de toi était à jamais ratifiée par tes parents.

MAWBRAY, serrant la main du docteur

Noble et généreux ami !

RICHARD

Eh bien, vous étonnez-vous encore, mon père, que je veuille vous appartenir par un nouveau lien ?

LE DOCTEUR

Non, mais Jenny s'y refuse.

JENNY, dans les bras de sa mère

Oh ! maman, je n'ai pas dit cela.

LE DOCTEUR

Ainsi donc, si je dis à Richard : « Sois l'époux de ma fille »,

tu ne viendras pas me démentir ?

JENNY

Vous ai-je jamais désobéi, mon père ?

LE DOCTEUR

Eh bien, comme il ne manquait plus que ton consentement...

RICHARD

Vous entendez, Jenny, votre consentement !

JENNY

Richard, mon ami, vous savez bien que je n'ai plus besoin de le donner.

LE DOCTEUR, avec une voix douce mais solennelle

Richard, en présence de notre meilleur ami, seul témoin de cet engagement sacré, ma femme et moi te donnons ce que nous avons de plus cher au monde, notre enfant ; prends sur elle les droits d'un époux ; nous t'abandonnons ceux que nous tenons de la nature ; son bonheur a été notre pensée de tous les instants, notre prière de tous les soirs ; tu nous remplaces maintenant, mon ami ; regarde ces larmes dans les yeux de ta mère adoptive, écoute ma voix qui tremble ! Oh ! je t'en supplie, Richard, rends Jenny heureuse, et tu seras quitte envers nous !

MAWBRAÏ, saisissant le bras de Richard

Richard, cette prière d'un père est entendue au ciel !

RICHARD, montrant son cœur

Et là, monsieur.

MISTRESS GREY

Jenny, sois bonne épouse.

JENNY

Je vous imiterai, ma mère.

RICHARD

Ô Jenny ! tous les jours de ma vie sont à toi ! Meurent mes projets d'ambition ! ai-je quelque chose à désirer, puisque tu m'appartiens !

LE DOCTEUR

Voilà bien les jeunes gens, extrêmes en tout. Eh bien, non, monsieur, vous ne renoncerez pas à vos projets, quand leur réus-

site est plus que probable. Vos succès ne sont plus à vous seul maintenant ; la moitié appartient à Jenny, elle a le droit de la réclamer.

RICHARD

Vous le voulez, mon père ! mais déjà me séparer d'elle ! Jenny...

JENNY

Mon Richard !

LE DOCTEUR

Allons, va devant, nous te rejoignons.

RICHARD

Tu le veux donc, Jenny ? (À part.) Cinq heures !... il était temps. (Haut.) Adieu donc ! Stanson a ses couleurs, il me faut les miennes. (Détachant la ceinture de Jenny.) Les voici.

TOUS

Bonne chance !

RICHARD

Oh ! tout doit me réussir, je suis dans un jour de bonheur.

(Il sort par la porte du fond ;
la famille se retire par la porte latérale.)

DEUXIÈME TABLEAU

La place publique de la ville de Darlington ; au fond, la taverne des Armes du roi ; au premier étage, une salle praticable, avec balcon. À gauche du spectateur, la taverne de Marlborough, ayant aussi un balcon saillant ; à droite, les hustings ou gradins adossés aux maisons. En avant des gradins, des tables protégées par des barrières à claire-voie de quatre pieds de haut ; la plupart des fenêtres sont garnies de drapaux, les uns bleus, les autres jaunes.

Scène première

Tompson, Richard, habitants, électeurs, peuple, une marchande de ruban bleu, une marchande de ruban jaune.

Au moment du changement de décoration, la place est déjà couverte d'un assez grand nombre d'habitants portant au chapeau et à la bou-

tonnière des rubans aux couleurs de leur candidat ; ils forment des groupes animés. Dans la salle de la taverne des *Armes du roi*, on aperçoit Tompson, assis à une table, entouré de bourgeois, partisans de Richard. Les uns écrivent, les autres plient des papiers. Tompson remet un paquet de placards à un afficheur, qui sort et les pose sur différents points de la place : on y distingue en grosses lettres le nom de *Richard*. Un afficheur sorti de la taverne de *Marlborough* en placarde d'autres où paraît le nom de *Stanson* : des curieux se groupent autour des affiches.

UN FERMIER qui entre, à un électeur
bleu qui fait partie d'un groupe

Pouvez-vous m'enseigner, monsieur, le comité de M. Richard ?
l'électeur

C'est ici, à la taverne des *Armes du roi* ; avez-vous des nouvelles ?

LE FERMIER

Aucune ; j'arrive. Je viens souscrire pour cinquante livres sterling aux frais de l'élection.

L'ÉLECTEUR, aux autres de sa couleur

Bravo, mes amis ! c'est un des nôtres ! Et vous n'avez pas de ruban bleu ? Je veux vous en donner un, moi. (À une marchande de ruban.) Eh ! la marchande, deux aunes de ruban bleu.

LA MARCHANDE

Allez ailleurs, radical ; je ne vends que des rubans jaunes.

UNE AUTRE MARCHANDE

Et moi, j'en donne, des bleus, pour rien à ceux qui souscrivent à l'élection de M. Richard.

LES ÉLECTEURS BLEUS

Vive la marchande !

(Ils mettent des rubans au chapeau et à la boutonnière du fermier, et le conduisent à la taverne des *Armes du roi*. – Des troupes d'électeurs bleus se portent à l'entrée d'une rue aboutissant à la place en criant : *Voilà M. Richard ! voilà M. Richard !*. – Richard entre, accompagné de trois commissaires portant ses couleurs ; l'un d'eux tient un registre. Au mouvement qui se fait sur la place, Tompson s'avance sur le balcon.)

TOMPSON

Eh bien, monsieur Richard, vos visites ?

RICHARD

La majorité est à moi.

ÉLECTEURS BLEUS

Vivat !

TOMPSON

Et M. Stanson ?

RICHARD

Je viens de l'apercevoir, terminant sa tournée dans York street ; moi, je n'ai plus à voir que les électeurs qui demeurent sur cette place.

TOMPSON

Le comité n'a pas perdu son temps ; tout est prêt, et nous venons de répondre au dernier pamphlet de M. Stanson.

RICHARD

Très-bien.

TOMPSON

Allons, finissez vos visites, et bon succès !

RICHARD

Dans un quart d'heure, je vous rejoins.

(Tompson rentre dans la salle ; Richard, avec les commissaires, se dirige vers une boutique à gauche, portant pour enseigne : *Blacfort, cordonnier*. Un commissaire frappe à la porte.)

Scène II

Les mêmes, hors Tompson ; Blacfort, sortant de sa boutique.

BLACFORT, ouvrant

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

LE COMMISSAIRE

M. Blacfort ?

BLACFORT

C'est moi, monsieur.

RICHARD, s'approchant

Monsieur Blacfort, je me présente à vous comme candidat du

commerce et de l'industrie. (Mistress et miss Blacfort viennent à la porte de la boutique écouter ce qui se dit.) Ce n'est plus un étranger, imposé par une famille arrogante, c'est un des vôtres qui vient solliciter vos suffrages. Puis-je compter sur votre voix ?

BLACFORT, qui l'a écouté avec attention

Vous l'aurez.

RICHARD, au commissaire portant le registre

Inscrivez M. Blacfort. (À Blacfort.) Je vous remercie. (Il lui serra la main.) Mistress Blacfort permettra... (Il l'embrasse.) Miss est déjà trop bonne Anglaise pour ne pas permettre...

(Il embrasse aussi la jeune fille ; et, en s'éloignant, serre de nouveau la main à Blacfort, qui rentre avec sa famille. Le commissaire frappe à la porte de la taverne de *Marlborough*.)

LE COMMISSAIRE

M. Outram ?

Scène III

Les mêmes, hors Blacfort ; Outram, sortant de la taverne.

OUTRAM

Me voici, monsieur.

RICHARD

Monsieur Outram, appelé par un grand nombre de mes concitoyens à l'honneur de la candidature, j'attache trop d'importance au suffrage d'un ami de la vieille Angleterre, pour ne pas m'empresser de venir vous demander votre voix.

OUTRAM

Monsieur Richard, je vous verrai avec plaisir l'élu de Darlington ; mais j'ai des engagements ; ma taverne est celle du comité de sir Stanson.

RICHARD

Monsieur Outram, je vous remercie.

(Le commissaire va frapper à la maison voisine, et le même jeu de scène continue jusqu'à l'arrivée du haut bailli. Au moment où M. Outram va rentrer, un électeur de Stanson le rappelle.)

L'ÉLECTEUR

Monsieur Outram !

OUTRAM

Qu'y a-t-il ?

L'ÉLECTEUR

Savez-vous si le comité a encore des bons pour boire et manger ?

OUTRAM

J'ai distribué à des douteux tous les bons de dîner et de déjeuner ; mais il m'en reste encore pour des pots de bière. Êtes-vous seul ?

L'ÉLECTEUR

Oui.

OUTRAM

Voilà des bons pour quatre personnes.

L'ÉLECTEUR

Je vais consommer.

(Tous les électeurs portant des rubans jaunes se dirigent vers l'entrée d'une des rues qui aboutissent à la place, en criant : *M. Stanson ! Voici M. Stanson !* Stanson entre en scène avec ses commissaires : l'un d'eux porte aussi son registre d'inscription.)

Scène IV

Les mêmes, Stanson.

OUTRAM

Sir Stanson, soyez le bienvenu. Et vos visites ?

STANSON

La majorité est à moi. (Vivat.) Ces messieurs du comité sont-ils encore là ?

OUTRAM

Ils ont passé toute la nuit à rédiger des brochures et des affiches.

STANSON

Je vais les remercier. (Aux électeurs qui l'entourent.) À tout à l'heure, mes amis ! le haut bailli s'approche, et le moment décisif

n'est pas loin.

(Stanson entre avec ses commissaires dans la taverne de *Marlborough*. Une musique des rues annonce l'arrivée de troupes d'électeurs bleus et jaunes, avec des bannières portant pour inscriptions : *Richard pour toujours ! Richard et Réforme. Stanson et Derby. Stanson et la Constitution*. Les uns ont leur chapeau entouré d'une affiche où se lit le nom de leur candidat ; d'autres portent des placards semblables au bout de longues perches. Le haut bailli entre à son tour en costume d'ancien magistrat. Les hustings se garnissent des spectateurs, parmi lesquels on voit le docteur, Mawbray, Anna et Jenny Grey. Les fenêtres des maisons sont occupées par des femmes, des enfants ; on ferme les boutiques.)

Scène V

Les mêmes, le docteur Grey, Mawbray,
mistress Grey, Jenny.

Richard et Stanson paraissent,
chacun sur le balcon de sa taverne.

RICHARD, apercevant le docteur et sa famille
Mes amis, je suis à vous.

LE DOCTEUR, MAWBRAÏ, JENNY

Bonjour, bonjour.

(Ils agitent leurs mouchoirs.)

STANSON, de son balcon

Mes amis, un renfort vous arrive de l'extrémité du comté ; j'ai fait remonter la rivière par un bâtiment dont le patron m'est dévoué, il vous apporte un renfort de cinquante voix.

RICHARD

Mon père ! ma bonne mère ! Jenny !

LE DOCTEUR

Eh bien ?

RICHARD

Tout va pour le mieux. Jenny, vous serez la femme d'un député.

JENNY

Pourvu que mon mari s'appelle Richard Darlington, c'est tout

ce que je désire.

RICHARD

Et vous, mon père, qu'avez-vous fait pour moi ?

LE DOCTEUR

Je suis passé chez le notaire, et...

RICHARD

Mais pour mon élection ?

LE DOCTEUR

J'ai vu vos amis, ils m'ont promis dix voix.

JENNY, avec joie, à Richard

Richard, le contrat est déjà préparé.

RICHARD, avec distraction

Très-bien. (Au docteur.) Mon père, vous annoncerez publiquement mon mariage, n'est-ce pas, si vous voyez que cela devienne nécessaire à mon élection ?

LE DOCTEUR

Sois tranquille...

RICHARD, s'approchant de Jenny
et la présentant à des électeurs

Saluez ces messieurs, Jenny ; je viens de leur annoncer que, demain, vous serez ma femme.

(Jenny salue ; Richard reçoit les félicitations de ses amis.)

TOMPSON

Maître !

RICHARD, se retournant

Qu'y a-t-il ?

TOMPSON

Un sloop arrive, chargé d'électeurs jaunes criant : « Vive Stanson ! »

RICHARD

Malheur ! que faire ?... Prends deux cents livres sterling, monte dans une barque, gagne le bâtiment ; deux cents livres au patron, pour les descendre jusqu'à la mer, au lieu de les débarquer ici.

TOMPSON

J'y cours.

(Il disparaît.)

RICHARD

Pardon, mes amis, si je vous quitte ; mais, vous voyez, il faut faire face à tout.

TOUS

Adieu, adieu, bonne chance !

(Richard et Stanson avec leurs amis
paraissent sur le balcon de leur taverne.)

LE HAUT BAILLI, après avoir réclamé le silence

Habitants de Darlington, deux candidats se présentent pour être élus à la chambre des communes, M. Richard et M. Stanson : qu'on les écoute en silence.

(Le haut bailli s'assied ; Richard indique par ses gestes qu'il veut prendre la parole : toute la foule se tourne de son côté. – La musique cesse.)

RICHARD

Nobles citoyens de la vieille Angleterre !... (Vivat, hourras, huées, voix qui réclament le silence.) C'est un spectacle étrange pour vous, qu'un homme nouveau qui vient disputer la place à M. Stanson, en possession depuis trente-cinq ans d'un siège à la chambre des communes. Oui, depuis que les Derby, en parcourant notre comté peuvent dire : « Ces forêts, ces rivières, ces bourgs, ces vallées sont à nous », ils ont pu dire aussi, et ils disent : « Il faut que les représentants de ce pays soient à nous. »

VOIX DIVERSES

Non !... non ! Oui !... oui !

RICHARD

Vous le niez en vain ! le comté a sept places au parlement ; les Derby y envoient sept âmes damnées : c'est l'enfer représenté par les sept péchés capitaux. (Huées, applaudissements.) Leur règne est fini ; un simple avocat, moi, votre homme, votre ouvrage, j'ose me mesurer avec eux, parce que vous avez compris vos droits, parce que vous vous êtes dit : « À nous tous, nous sommes plus

riches qu'eux ; puisque la liberté s'achète avec des guinées, donnons des guinées. (Bravos presque universels.) Avec nos modestes souscriptions, nous nous rirons des cent mille livres sterling des Derby. » Hommes oranges, vous voulez de l'or, allez aux Derby, c'est leur couleur ! Citoyens bleus, vous voulez vos droits, mettez-moi l'arme à la main par vos suffrages, et je vous donne ma vie pour les défendre. (Sifflets, hourras.) Sir Stanson, vous vous croyiez déjà assis à l'aise dans le fauteuil où le représentant élu est porté en triomphe ; mais, avant de vous laisser retomber dans votre sommeil septennal, je viens vous secouer un peu ; laissez là votre modestie ; dites-nous ce que vous avez fait pour nous, célébrez vos combats ; montrez-nous votre corps amaigri par les veilles ! (Rire général.) Allons, que Darlington soit plus heureux que Westminster : qu'il entende votre voix ; et, pour acheter le privilège d'aller vous taire sept ans dans la Chambre, enruez-vous une fois en plein air. (Rires, mouvement de mécontentement des Jaunes.) Concitoyens, M. Stanson a pour lui le passé ; moi, je n'ai que l'avenir : malgré cette différence, essayez d'un député qui, corps et âme, soit à vous, qui défende pied à pied vos droits et votre argent, qui, après chaque session, vienne vous dire : « Voilà ce que j'ai fait ; êtes-vous contents ? »

(Aussitôt qu'il a cessé de parler, tous les électeurs se retournent vers le balcon où est M. Stanson.)

STANSON

Habitants de Darlington, pour condamner l'audace de la tentative qu'on fait aujourd'hui (sifflets, applaudissements ; Stanson répète sa phrase) je ne veux pas invoquer d'autre fait que ce qui se passe sur cette place.

VOIX CONFUSES

Qu'y a-t-il de si terrible ?... Pourquoi donc ?... Taisez-vous !... Silence !

STANSON

Comparez ce tumulte, ces préparatifs de guerre au calme des dernières élections.

(Rires bruyants.)

PLUSIEURS VOIX

Silence donc !... On a laissé parler M. Richard !

STANSON

Permettez-vous que le premier audacieux venu ose troubler ainsi la paix du comté ?

(Cris, huées.)

TOMPSON, rentrant, à Richard

Anglais, silence !... Le bruit fait mal à la tête de M. Stanson.

(Rires.)

STANSON

Depuis quand ose-t-on parler avec cette irrévérence de la noble famille des Derby, le plus beau, le plus ancien diamant de la couronne d'Angleterre ?

VOIX

Bravo ! bravo !

D'AUTRES VOIX

Qu'est-ce que cela nous fait ?

STANSON

Depuis trois cents ans, les Derby sont les maîtres...

(Explosion des Bleus, à la tête desquels on remarque Tompson. *Pas de maîtres ! nous ne voulons pas de maîtres !* Huées, sifflets. M. Stanson, malgré ses amis qui le pressent, fait signe qu'il renonce à la parole ; mais, pendant le tumulte, les Bleus se sont précipités vers les placards portant le nom de M. Stanson, qui sont arrachés, foulés aux pieds, et dont les débris sont lancés contre le malencontreux orateur.)

LE HAUT BAILLI, réclamant le silence

Vous avez entendu les candidats ; que ceux qui sont d'avis de nommer M. Richard lèvent la main. (Un grand nombre de mains se lèvent.) Que ceux qui sont d'avis de nommer M. Stanson lèvent la main. (Huées, cris. Un moindre nombre de mains se lèvent.) Mon avis est que M. Richard est nommé représentant de la ville de Darlington.

(Applaudissements prolongés.)

UN DES COMMISSAIRES DE M. STANSON, du haut du balcon

Nous demandons le scrutin du poll.

LE HAUT BAILLI

M. Stanson demande le scrutin. Les candidats ont-ils nommé les officiers du poll ?

RICHARD, STANSON et LEURS AMIS

Oui, oui ; ils sont prêts.

PLUSIEURS PERSONNES, près des tables

Nous voici.

LE HAUT BAILLI, aux officiers du poll

Messieurs, vous pouvez ouvrir le scrutin : quand un quart d'heure se sera passé sans qu'un électeur se soit présenté pour voter, le scrutin sera fermé ; que ceux qui veulent contrôler les droits des électeurs s'approchent des barrières.

(Mouvement général. Richard, Stanson et leurs amis descendent sur la place ; les balcons qu'ils occupaient sont aussitôt remplis par les curieux. On voit Tompson, au milieu des partisans des deux candidats, se diriger vers les tables du scrutin et s'établir sur un des gradins qui les dominant ; d'autres électeurs se cramponnent aux barrières pour surveiller les votes. Pendant ce temps, toute la foule est en mouvement ; on s'arrache les bannières au milieu d'une lutte presque générale à coups de poing. Lorsque le calme est un peu rétabli, on voit, après bien des efforts, quatre électeurs pénétrer dans l'intérieur des barrières ; parmi eux est le docteur Grey. Chacun d'eux jure, en baisant la Bible, qu'il ne s'est pas laissé corrompre ; ils donnent leur nom, leur demeure et leur vote, qui sont inscrits par un des officiers ; d'autres électeurs les remplacent. Ceux qui sont montés sur les balustrades comptent les suffrages, et, de temps en temps, en font connaître à haute voix le résultat.)

TOMPSON, à un électeur qui se présente

Vous n'êtes pas électeur ; vous êtes domestique chez lord Derby.

LE DOMESTIQUE

C'est vrai ; mais je suis propriétaire d'un bien qui donne quarante schellings.

TOMPSON

Où est votre ferme ?

LE DOMESTIQUE

À dix lieues d'ici, à peu près, sur la route de Londres, je crois.

TOMPSON

Comment, vous croyez ? Vous n'y avez donc jamais été ?

LE DOMESTIQUE

Non, je la loue.

TOMPSON

À qui la louez-vous ?

LE DOMESTIQUE

Je ne sais pas.

TOMPSON

Qui donc vous paye votre rente ?

LE DOMESTIQUE

L'intendant de lord Derby.

TOMPSON

Messieurs, je vous signale la fraude.

ÉLECTEURS JAUNES

Il est en règle ! Il doit voter.

TOMPSON et PARTISANS DE RICHARD

C'est indigne ! c'est affreux !

(Une voiture chargée d'affiches amène des électeurs bleus qui sont accueillis par les leurs avec des applaudissements et par les jaunes avec des huées. Pendant tout ce temps, le poll a continué. Tompson, avec ses deux amis, exhorte ceux qui paraissent hésiter et applaudit ceux qui votent pour Richard. Les partisans de Stanson en font autant de leur côté. Une seconde voiture, couverte de placards comme la première, apporte un renfort aux partisans de Stanson, qui les reçoivent avec des hourras, au milieu des huées de leurs adversaires.)

TOMPSON, s'élançant des gradins sur la barrière,
et montant sur un tonneau

Cela ne peut continuer ainsi, monsieur le bailli !

(Mouvement général de curiosité.)

QUELQUES VOIX

Qu'y a-t-il ?

(Le haut bailli paraît sur les hustings.)

TOMPSON

Monsieur le bailli, espérant que tout se passerait avec bonne foi et loyauté, nous n'avions pas voulu établir de distinction entre

les protestants et les catholiques ; mais nous ne savons quelles promesses M. Stanson a faites aux papistes, voilà le septième qui se présente pour lui donner son suffrage. Nous demandons que le serment de suprématie soit exigé.

VOIX NOMBREUSES

Il est trop tard ! il fallait demander le serment avant le scrutin ! vous n'en avez plus le droit.

D'AUTRES VOIX

Pas de papistes ! À bas le papiste Stanson ! Vive notre religion protestante !

(Pendant ce temps, Tompson a parlé vivement au bailli, qui réclame le silence.)

LE HAUT BAILLI

La loi ne disant pas à quel instant le serment de suprématie doit être exigé, nous accordons sa demande à sir Richard. En conséquence, chaque électeur, avant de voter, déclarera par serment qu'il ne reconnaît au pape aucun pouvoir ni spirituel ni temporel, et que la doctrine de la transsubstantiation est une doctrine damnable.

(Cette déclaration est suivie d'un violent tumulte et de cris sur divers points. Tompson cherche Richard au milieu de la foule et le rencontre.)

TOMPSON, avec vivacité

Prolongez le désordre, il y va de l'élection !

(Richard disparaît quelques instants au milieu des groupes, puis on l'entend crier.)

RICHARD

Je veux parler ! je veux parler ! (Plusieurs de ses amis lui indiquent la voiture ; avec leur aide, il monte sur l'impériale, et, de là, harangue la foule.) Braves amis, s'il s'agissait de mon intérêt particulier, je vous aurais déjà dit : « Cédez à l'injustice et à la violence ! » Mais, pour vous, je suis prêt à tout souffrir ; il s'agit de ne plus payer le plus épouvantable des budgets. Avez-vous jamais calculé ce budget ? savez-vous qu'en monnaie de cuivre, il ferait vingt-huit fois le tour de la terre ?

VOIX DIVERSES

Ah ! bon Dieu ! c'est horrible ! est-il possible ?

RICHARD

Mais ne parlons que de notre province. Si ce que nous payons était compté en ligne droite sur une grande route, savez-vous combien de temps il vous faudrait pour le parcourir ?

VOIX

Non, non... Voyons ! dites !

RICHARD

Vous êtes bons marcheurs dans le Northumberland ?

VOIX

Oui, oui !

RICHARD

Mais, en recommençant tous les matins, vous ne feriez pas plus de trente-six milles par jour.

VOIX

Non ! C'est cela ! c'est vrai !

RICHARD

Eh bien, pour le voyage de notre budget particulier, il faudrait à un piéton six cent quatre-vingt-douze jours : un an, dix mois, vingt-sept jours.

VOIX

C'est inconcevable ! quel calcul ! c'est une bonne tête.

RICHARD

Qu'est-ce que je veux, moi qui paye comme vous ?

VOIX

Ah ! oui, vous payez beaucoup !

RICHARD

Diminuer de quelques milles la longueur de cet interminable ruban. (Tirant une pierre de sa poche.) Voici comme on m'en récompense ! une pierre a été lancée contre moi, moi que vous avez applaudi, moi que vos mains ont proclamé votre élu. Pour repousser leur adversaire, ils veulent l'assassiner !

(Cette plainte de Richard excite un tumulte bien plus violent que tout ce qui a précédé ; les cris, les menaces volent d'un parti à l'autre. On

apostrophe M. Stanson de la manière la plus vivre : *Lâche ! brigand ! scélérat !* Ses partisans le protégent.)

STANSON, à ses partisans

Apportez une table.

(Défendu par eux, il monte sur la table
où l'on reçoit les suffrages et réclame un silence
qu'on ne lui accorde qu'avec peine.)

TOMPSON, regardant sa montre

Dix minutes !

(Il s'approche du haut bailli et lui montre l'heure.)

STANSON, avec véhémence

C'en est trop ! la voix qui me manque, dit-on, la colère me la donnera. On vous trompe, Anglais, on n'en veut pas à la vie d'un misérable qui vous rend ses dupes ; votre bien-être, votre repos, peu lui importe ! mais à lui des honneurs, des richesses ! Il défendra vos fortunes, lui ? Il ment, le bâtard ! sait-il ce que c'est qu'une fortune ? a-t-il un patrimoine ? a-t-il une famille ? Non, il ment encore quand il dit qu'il est fils du docteur : j'adjure M. Grey...

(Explosion : *Oui ! oui !... Non ! non !* Richard, Tompson, le docteur, veulent parler : longtemps le bruit les en empêche ; enfin le docteur, d'une voix forte, s'écrie.)

LE DOCTEUR

Non, il n'est pas mon fils.

VOIX

Ah ! ah !

LE DOCTEUR

Mais il est mon gendre.

D'AUTRES VOIX

Ah ! ah ! bravo !

STANSON

En l'adoptant, M. Grey lui a-t-il donné ses vertus ? Plusieurs de vous le connaissent déjà. Les péchés capitaux, a-t-il dit : il n'en a qu'un, lui, mais le père de tous les autres, l'orgueil ! Par orgueil, il criera pour vous ; par orgueil, il vous trahira ; par

orgueil... par orgueil...

(Tompson s'est approché de nouveau du bailli
en lui montrant l'heure et le scrutin interrompu.)

LE HAUT BAILLI, interrompant Stanson

Le scrutin est fermé.

VOIX CONFUSES

Comment cela ? On ne le savait pas ! c'est une surprise !

STANSON

Un moment ! j'attends quarante électeurs qui viennent du fond
du Northumberland, sur un sloop que j'ai frété.

TOMPSON

Sir Stanson, si votre brick a bon vent, vos électeurs sont main-
tenant en pleine mer.

UN ÉLECTEUR JAUNE, accourant

Sir Stanson, le sloop a passé sans débarquer ; malgré les cris
des électeurs, il a doublé de voiles, et bientôt on ne le verra plus !

STANSON

Mais c'est une forêt, un coupe-gorge, une trahison !

LE HAUT BAILLI

Depuis un quart d'heure et plus, aucun électeur ne s'est pré-
senté pour donner son vote. (Réclamations : *On écoutait.*) Je vais
faire connaître le résultat du scrutin.

(Profond silence. Les officiers du poll
apportent au bailli leur registre.)

LE HAUT BAILLI

Le résultat du poll est : pour M. Richard, 142 voix ; pour M.
Stanson, 137 voix. En conséquence, M. Richard est proclamé
représentant de la ville de Darlington.

(Explosions d'applaudissements et de huées ; mais bientôt les élec-
teurs jaunes sont chassés par les bleus ; M. Stanson se retire dans la
taverne de *Marlborough* ; Richard remercie ses amis, donne la main à
ceux qui l'entourent et va embrasser sa famille adoptive.)

VOIX NOMBREUSES

Le triomphe du fauteuil ! le triomphe du fauteuil !

(On apporte un large fauteuil sur une espèce
de pavois, et l'on invite Richard à y monter.)

TOMPSON, lui présentant la main
Sir membre du parlement...

RICHARD

Merci, mon secrétaire.

TOMPSON

Montez à votre siège de la chambre des communes !

RICHARD, montant

C'est le marchepied de celle des lords.

(Tandis qu'on porte Richard autour de la place, la musique joue de toutes parts ; on agite les bannières, sur la place, aux fenêtres ; on jette en l'air les chapeaux garnis de rubans ; les dames font voltiger leurs mouchoirs ; et, au milieu des hourras et des vivats, Richard adresse ses remerciements à la foule, qui le salue.)

ACTE DEUXIÈME

JENNY

TROISIÈME TABLEAU

Une tribune de la chambre des communes, réservée aux ministres et aux lords ; l'ouverture du fond laisse apercevoir la Chambre : le Président est au fauteuil ; lui seul est visible ; une rumeur annonce que les bancs des députés, que l'on ne peut voir, sont remplis. – Au commencement de l'acte, un rideau empêche les spectateurs d'apercevoir la chambre des communes. Mawbray, appuyé contre le mur, regarde par le rideau entr'ouvert. On entend sourdement la voix de Richard.

Scène première

Mawbray, un huissier.

L'HUISSIER, regardant Mawbray

Bien ! il a été fidèle à ma recommandation, et n'a pas tiré les rideaux. Avec ses habits de voyage, je ne me serais pas soucié qu'on le vît dans la tribune des ministres ; mais il ne peut plus rester ici. Sir Richard est à la fin de son discours ; aussitôt qu'il aura terminé, il va se faire un mouvement d'entrée et de sortie dans la Chambre, il faut que je l'avertisse... Monsieur !

MAWBRAY, presque sans se déranger

Je suis à vous.

L'HUISSIER

Il paraît qu'il a un grand intérêt au bill que l'on discute ; c'est quelque fournisseur. (On entend dans la Chambre des applaudissements et des bravos.) Sir Richard a fini. (Voyant Mawbray applaudir.) Eh bien, eh bien, que faites-vous donc là ? Est-ce que l'on applaudit dans les tribunes ?

MAWBRAY

Ah ! pardon, je n'ai pu résister à l'entraînement général ! j'étais subjugué par une raison si éloquente... Quel talent ! quelle énergie !

L'HUISSIER

C'est un homme qui, depuis trois ans, nous a fait bien du tort !
(L'huissier va au fond et regarde par une porte latérale.)

MAWBRAY

Pauvre Jenny ! que n'était-elle là ! elle eût oublié son abandon pendant quelques instants peut-être ; car les plaisirs de l'amour-propre ne cicatrisent pas pour longtemps les blessures du cœur ! Il faut que je parle à Richard, et...

L'HUISSIER, revenant en scène

On vient de ce côté.

MAWBRAY

Je me retire (lui donnant une pièce d'argent), et vous renouvelle mes remerciements.

L'HUISSIER

Passez par ce couloir. (Il le reconduit, et, le voyant s'éloigner.) Il était temps !

Scène II

Da Silva, Tompson.

Da Silva entre le premier.

TOMPSON, s'arrêtant avec une hésitation affectée

Sans nous en apercevoir, nous avons quitté la salle des conférences. Si l'honorable sir Richard avait besoin de moi...

DA SILVA

Soit. (À l'huissier.) Ouvrez les rideaux et laissez-nous.

(L'huissier entend un murmure sourd
et une voix dont on ne peut distinguer les paroles.)

TOMPSON

Mais oui... L'assemblée est bien distraite... C'est un des vôtres qui a la parole.

DA SILVA, après avoir écouté

Tout cela est très-juste.

(Tumulte dans la Chambre.)

TOMPSON

Tout le monde n'est pas de votre avis...

(On voit le *Speaker* faire des efforts pour rétablir l'ordre ; d'une voix qui couvre le tumulte, il crie : *La parole est au premier lord de la trésorerie.*)

RICHARD, dans la Chambre

Et, moi, je demande d'avance la parole pour réfuter ce que va dire le ministre.

DA SILVA, se levant précipitamment

Il n'y a pas moyen d'y tenir.

TOMPSON, fermant les rideaux

Prenez donc garde, monsieur le marquis ! on vous voit.

DA SILVA

C'est une guerre à mort !

TOMPSON

Je vous l'ai dit : qui ne l'a pas pour lui, l'a contre lui ; et qui ne l'a pas pour lui, succombe.

DA SILVA

Jouons carte sur table, monsieur Tompson.

TOMPSON

Volontiers, puisque vous mettez tous les enjeux.

DA SILVA

Je ne veux pas perdre ma fortune ; le ministère veut rester, et le roi veut garder un ministère choisi dans la plus haute aristocratie.

TOMPSON

Je comprends le vouloir ; et le pouvoir ?...

DA SILVA

Nous pouvons tout cela, pourvu que sir Richard nous prête son appui.

TOMPSON

Vous vous y êtes pris trop tard.

DA SILVA

Une entrevue peut tout réparer.

TOMPSON

Avec qui ?

DA SILVA

Avec sir Richard.

TOMPSON

Et vous croyez que l'on peut ainsi marchander et vendre une conscience ? Vous vous trompez, monsieur le marquis ; vous échoueriez même avec un homme corrompu, et sir Richard est encore à corrompre.

DA SILVA

Mais cette affaire ne peut-elle pas se traiter par votre intermédiaire, monsieur Tompson ?

TOMPSON

Quelque confiance qu'ait en moi sir Richard, je crois encore de cette manière la chose impossible

DA SILVA

Que faire alors ?

TOMPSON

Supposez sir Richard caché quelque part, ignorant que vous connaissez sa présence en cet endroit, et vous, comme si vous ne parliez que pour moi seul, haussant la voix et me faisant connaître quelle espèce d'avantage sir Richard trouverait à quitter le parti qu'il a embrassé. Si ces offres ne paraissent pas à sir Richard en harmonie avec le sacrifice, il se retire, me fait un signe de tête ; ses commettants n'ont pas même à lui reprocher une entrevue avec un défenseur du pouvoir... Si, au contraire, les offres lui agréent, un autre signe de tête suffit ; tout se prépare dans le silence ; et, lorsqu'il est compromis enfin, il tient déjà, de manière qu'on ne puisse le lui reprendre, le dédommagement de ce qu'il a perdu.

DA SILVA

Cela est faisable.

TOMPSON

Plutôt aujourd'hui que demain.

DA SILVA

Il faut que le moyen trouvé par vous soit mis en œuvre aujourd'hui même.

TOMPSON

Où ?

DA SILVA, ouvrant la porte

Ce cabinet sera-t-il favorable ?

TOMPSON

Une simple cloison sépare.

DA SILVA

Il entendra tout.

TOMPSON

Et vous offrirez tout ?

DA SILVA

Oui.

TOMPSON

Pas un mot qui puisse faire croire que vous connaissez sa présence ?

DA SILVA

Je serai sur mes gardes.

TOMPSON

Permettez que j'appelle l'huissier...

DA SILVA

Faites.

TOMPSON, écrivant quelques lignes au crayon

Allez remettre ce billet à sir Richard.

DA SILVA

Il va venir ?

TOMPSON

Dans un instant.

DA SILVA

Monsieur Tompson, il y a dans ce portefeuille mille livres sterling ; en échange d'une bonne nouvelle, j'aurai l'honneur de vous en offrir un second qui en contiendra huit mille.

TOMPSON

Monsieur le marquis, mes intérêts sont trop liés à ceux de sir Richard pour que je n'emploie pas toute l'influence que j'ai sur lui à le déterminer.

(Da Silva sort.)

Scène III

Tompson, seul.

Depuis trois ans, tout a été fait pour la gloire, pour la vanité de sir Richard. Aujourd'hui va commencer ma récompense. (Il va aux rideaux qu'il entr'ouvre.) On lui remet mon billet... Il le lit... Il vient... (Redescendant la scène.) Maître, tu peux venir... Il débute dans l'accomplissement de ses promesses, le serviteur qui s'est donné à toi pour recueillir les miettes de ta fortune.

Scène IV

Richard, Tompson.

TOMPSON

Je vous ai fait demander.

RICHARD

Pourquoi ? Quelque message de ma femme, sans doute ?

TOMPSON

Comment ?

RICHARD

En venant ici, j'ai cru voir, au bout de la galerie, la figure de Mawbray.

TOMPSON

Je crois que vous vous êtes trompé.

RICHARD

Eh bien, alors, que me veux-tu ?

TOMPSON

Une démarche du ministère.

RICHARD

Ah ! les superbes s'humilient !

TOMPSON

Ils sont à vos pieds.

RICHARD

Il est trop tard.

Comment cela ?
TOMPSON

Demain, le bill sera refusé.
RICHARD

Eh bien ?
TOMPSON

Après-demain, le ministère tombe.
RICHARD

Que vous en reviendra-t-il ?
TOMPSON

Rien.
RICHARD

Le roi protège trop l'aristocratie pour choisir un nouveau
ministère dans l'opposition de la chambre des communes.
TOMPSON

Je le sais.
RICHARD

Vous n'avez donc aucune chance ?
TOMPSON

Aucune.
RICHARD

Tandis que, si le ministère reste...
TOMPSON

Eh bien ?
RICHARD

Je vous l'ai dit, il est à vos pieds.
TOMPSON

Je ne le relèverai pas.
RICHARD

Vous avez tort.
TOMPSON

Et mon mandat !
RICHARD

Et votre ambition !
TOMPSON

RICHARD

Je suis arrivé à mon but.

TOMPSON

Je croyais que vous n'en étiez qu'à moitié chemin.

RICHARD

J'ai réfléchi.

TOMPSON

Et votre position ?...

RICHARD

Me paraît glorieuse ; je me la suis faite par mon talent.

TOMPSON

Et vous la soutenez par votre fortune. Deux années de séjour à Londres avaient déjà épuisé vos deux mille livres sterling ; la mort du docteur, puis celle de sa femme, sont venues soutenir d'un raisonnable héritage le luxe que vous êtes forcé de déployer. Aujourd'hui, votre plus beau diamant est la franchise des lettres que vous vendez à votre banquier ; la retraite où vit mistress Richard vous permet, je le sais, de réunir toutes vos ressources sur un seul point, mais elles ne sont pas inépuisables. Vous avez encore trois ans à siéger sur les bancs de la Chambre, et elles ne vous conduiront pas jusque-là. Que vous restera-t-il, alors ?

RICHARD

Une pauvreté honorable.

TOMPSON

Qui vous ôtera jusqu'à la chance d'être réélu.

RICHARD

Le peuple n'oubliera pas son défenseur.

TOMPSON

Votre triomphe vous enivre, sir Richard. Le peuple ! il n'est puissant que pour renverser : c'est un élément ; sa colère peut effrayer un ministre, je le conçois ; sa faveur ne peut rassurer un ambitieux ; l'or, les places, sont-ils entre ses mains ? peut-il en disposer sans l'approbation d'un ministre ? Le peuple ! mourez pour le défendre, et il n'aura pas même le droit de vous donner une pierre sépulcrale à Westminster. Parlons franc, sir Richard.

RICHARD
Bref, qui est venu près de vous ?

TOMPSON

Da Silva.

RICHARD

Ce banquier portugais ?

TOMPSON

Oui.

RICHARD

Quel intérêt prend-il au ministère ?

TOMPSON

Il a avancé des sommes considérables...

RICHARD

Qu'il craint de perdre ?...

TOMPSON

Si le ministère tombe.

RICHARD

Et il vient en son nom ?...

TOMPSON

Proposer un traité de paix.

RICHARD

Ses conditions ?

TOMPSON

Vous les entendrez de sa propre bouche.

RICHARD

Vous avez pu lui laisser concevoir l'espérance que je consentirais même à un pourparler ? Niais !

TOMPSON

Je mériterais ce nom, sir Richard, si j'avais fait ce que vous dites.

RICHARD

Comment avez-vous donc arrangé cela ?

TOMPSON

De manière que rien ne puisse vous compromettre.

Voyons. RICHARD

C'est à moi que les propositions vont être faites. TOMPSON

Où ? RICHARD

Ici. TOMPSON

Et je serai ?... RICHARD

Là. TOMPSON, ouvrant le cabinet

Sans qu'on le sache ? RICHARD

Cela va sans dire. TOMPSON

Pas mal. Et da Silva ?... RICHARD

Va revenir. TOMPSON

Il vient donc de vous quitter ? RICHARD

Au moment où je vous ai fait remettre ce billet. TOMPSON

Et surtout pas un mot qui puisse me compromettre ; n'avancez rien en mon nom : que je reste libre de tout refuser, tout démentir, tout nier. RICHARD

(Richard se dirige vers le cabinet ; Tompson va ouvrir la porte pour appeler l'huissier ; Mawbray se présente à lui.)

Assurément... Monsieur Mawbray ! TOMPSON

Mawbray ! RICHARD, s'arrêtant

Scène V

Richard, Mawbray, Tompson.

MAWBRAY

Pourquoi donc ma présence a-t-elle l'air de t'embarrasser, Richard ?

RICHARD

Vous vous trompez, monsieur Mawbray.

MAWBRAY

J'aurais dû, peut-être, pour t'entretenir du motif qui m'amène à Londres, t'attendre chez toi ; mais, ayant appris que tu étais à la Chambre, j'ai voulu t'entendre, je t'ai entendu.

RICHARD, se rapprochant de lui

Eh bien ?

MAWBRAY

Sais-tu rien de plus beau qu'un député incorruptible, que l'élu de la nation, qui la défend comme un enfant sa mère ; dont la voix est toujours prête à flétrir le pouvoir, si le pouvoir tente quelque chose contre ses intérêts et son honneur, qui use sa fortune privée pour la fortune de tous, et, la session finie, sort pauvre et nu de la Chambre comme un lutteur de l'arène ! Le peuple, Richard... le peuple n'a ni or ni emplois à donner, mais il dresse des autels et il y place ses dieux.

RICHARD

Cette gloire est belle, n'est-ce pas ?

MAWBRAY

Cette gloire est la tienne ; celle que ton génie s'était promise, celle que je n'osais rêver pour toi, celle qui aujourd'hui aurait payé de son adoption le vertueux Grey, car il aurait pu dire en mourant : « J'ai donné à mon pays un grand citoyen. »

(Tandis que Richard écoute Mawbray avec attention et plaisir, Tompson s'approche et lui dit à mi-voix.)

TOMPSON

On attend.

RICHARD

Qu'on attende.

MAWBRAY

Oui, Richard, au nom de tous ceux qui t'aiment, qui t'ont aimé, je le déclare, comme homme public, tu as dépassé toutes leurs espérances ; mais tu les as trompées comme fils, comme époux.

RICHARD

Comment ?

MAWBRAY

Tu as oublié ces prières de ton père adoptif, de sa femme, quand ils t'ont donné leur fille, quand ils t'ont dit : « Rends notre Jenny heureuse ! »

RICHARD

Ne faites point un crime à mon cœur du tort des circonstances.

MAWBRAY

Nous ne sommes plus au temps où les talents dispensaient des vertus, et la gloire va bien avec la bonté.

RICHARD

Il y a de l'amertume dans vos éloges.

MAWBRAY

C'est que je viens te parler au nom d'une femme souffrante, d'une femme que tu as reléguée loin de toi, dans une obscure campagne ; qui, depuis trois mois, gémit de ton absence, sans autre consolateur qu'un vieillard qui pleure avec elle.

RICHARD

Et pourquoi tant de larmes ?

MAWBRAY

Parce qu'elle t'aime, parce que tu la dédaignes.

RICHARD

Peut-elle le croire ?

MAWBRAY

Elle le croit, et pourtant elle ignore un cruel affront.

RICHARD

Que voulez-vous dire ?

MAWBRAY

Chez toi, lorsque je me suis présenté, les domestiques, dans leurs réponses, m'ont fait voir que tu caches ici ton mariage ; et, pour t'épargner le blâme de tes valets, il m'a fallu, par de honteux détours, expliquer mes premières paroles, et m'associer à ton mensonge.

RICHARD, à Tompson

Ne m'avez-vous pas dit que l'on m'attendait ?

TOMPSON

Depuis longtemps.

MAWBRAY

Je vous gêne, Richard.

RICHARD

Je suis obligé d'entrer là ; des affaires importantes...

TOMPSON va parler à l'huissier

Prévenez le marquis

MAWBRAY

N'oubliez pas que Jenny attend dans la plus vive inquiétude la décision de son mari. Quand pourrons-nous reprendre cet entretien ?

RICHARD

Mais tantôt.

(Il entre dans le cabinet.)

MAWBRAY

Quelle froideur !

Scène VI

Mawbray, Tompson, da Silva.

DA SILVA

Eh bien, monsieur Tompson ?

(Il s'arrête en voyant Mawbray, dont les regards sont attachés sur lui. Moment de silence. Tompson les regarde tous deux avec étonnement et curiosité.)

MAWBRAY, attirant Tompson à lui

Quelle est cette personne ?

TOMPSON

Le marquis da Silva.

MAWBRAY

Da Silva !

(Tompson examine les traits de Mawbray,
qui peignent la terreur. Da Silva l'appelle à lui d'un signe.)

DA SILVA

Quel est cet homme ?

TOMPSON

Mawbray.

MAWBRAY, revenant à lui

Il y a ici un malheur sur moi. Fuyons.

(Il sort précipitamment.)

Scène VII

Tompson, da Silva.

DA SILVA, qui a réfléchi

Mawbray ! je ne le connais pas.

TOMPSON

Enfin, il est parti.

DA SILVA, bas

Sir Richard ?

TOMPSON, bas

Il est là.

DA SILVA

Si vous pouvez m'accorder quelques instants, monsieur
Tompson, nous continuerons la conversation que nous avons été
forcés d'interrompre.

TOMPSON

Je vous écoute.

DA SILVA

Je voulais vous dire...

TOMPSON, tirant des sièges du côté du cabinet de Richard
Asseyez-vous d'abord.

DA SILVA

Merci. Je voulais vous dire qu'au dernier conseil des ministres, Leurs Excellences s'étonnaient de l'acharnement avec lequel sir Richard poursuit leurs actes. Elles regrettaient que votre maître usât les belles années de sa vie, les ardeurs de son éloquence, pour des commettants qui ne peuvent ni comprendre les sacrifices qu'il leur fait, ni apprécier le talent qu'il dépense.

TOMPSON

Vous conviendrez du moins qu'ils en profitent, et c'est le principal but de sir Richard.

DA SILVA

Mais quelles sont les récompenses dont dispose le peuple, monsieur Tompson ? Des couronnes de chêne, dont huit jours suffisent pour faner les feuilles.

TOMPSON

Et croyez-vous que le peuple aux mille voix n'a pas sa publicité aussi ? S'il ne peut récompenser, il peut du moins flétrir ; et ce que vous proposez, car ce sont des propositions, monsieur le marquis, serait le déshonneur éternel de sir Richard. Se vendre !...

DA SILVA

Oui, si c'était une vente.

TOMPSON

Qu'est-ce donc ?

DA SILVA

Une alliance.

TOMPSON

Un député ne s'allie pas avec les ennemis du peuple.

DA SILVA

Non ; mais il peut se marier avec une fille noble.

TOMPSON, avec surprise

Se marier !

DA SILVA

Sir Richard est garçon ?

TOMPSON, un moment embarrassé

Oui, monsieur le marquis.

DA SILVA

Ses intérêts alors changent de nature. Qui blâmera le lord d'avoir d'autres vues d'avenir que le simple député des communes ? L'intérêt du pays, vu de sa nouvelle position, se présente à lui sous une nouvelle face ; et voir d'en bas ou d'en haut fait une grande différence dans la perspective.

TOMPSON

J'avoue, monsieur, que cela change la question.

DA SILVA

Et, si à une grande fortune la fiancée joint une grande beauté, sir Richard n'est pas homme à avoir le cœur aussi désintéressé que la conscience.

TOMPSON

Mais pourquoi un mariage ?

DA SILVA

Parce qu'il faut que les liens qui nous attacheront sir Richard soient durables.

TOMPSON

Est-ce une indiscretion de vous demander le nom... ?

DA SILVA

Miss Wilmor.

TOMPSON

La petite-fille de Votre Seigneurie ?

DA SILVA

Oui, l'enfant que lord Wilmor avait eue d'un premier lit et que ma fille unique, Caroline, adopta en l'épousant. Je lui donne cent mille livres sterling de dot.

TOMPSON

C'est tout, monsieur le marquis ?

DA SILVA

Lord Wilmor était pair d'Angleterre.

TOMPSON

Je le sais.

DA SILVA

Peut-être obtiendra-t-on de Sa Majesté de faire revivre ce titre

en faveur de l'époux de sa fille.

TOMPSON

Et tout cela... ?

DA SILVA

Serait assuré par le contrat de mariage.

TOMPSON

Ces promesses sont belles ; mais qui garantira pour sir Richard... ?

DA SILVA

Le besoin que nous avons de lui.

TOMPSON

Une fois qu'il aura renoncé à combattre le bill ?

DA SILVA

Une fois qu'il aura les titres entre les mains.

TOMPSON

C'est juste.

DA SILVA, se levant

Alors, vous me promettez... ?

TOMPSON

Que vos offres seront fidèlement rapportées.

DA SILVA

Je vous remets de hauts intérêts, monsieur Tompson.

TOMPSON

Je les apprécie.

DA SILVA

Vous savez que le temps nous presse ; après demain serait trop tard.

TOMPSON

Je ne l'oublierai pas.

DA SILVA

Au revoir.

Scène VII
Richard, Tompson.

TOMPSON, bas, ouvrant à sir Richard.

Qu'en dites vous, sir Richard ?

RICHARD, sortant

Qu'il est fâcheux que ce ne puisse être qu'une plaisanterie.

TOMPSON

Comment cela ?

RICHARD

Et mon mariage ?

TOMPSON

Et le divorce ?

RICHARD, lui appuyant la main sur l'épaule.

Répète !

TOMPSON

Eh bien, qu'y a-t-il là d'étonnant ? Oui, le divorce.

RICHARD

Et qu'ai-je à reprocher à Jenny, qui puisse me le faire obtenir ?

TOMPSON

N'avons-nous pas le consentement mutuel ?

RICHARD

Elle refusera.

TOMPSON

Vous la forcerez.

RICHARD

Les moyens ?...

TOMPSON

Nous en trouverons.

RICHARD

Et quand veut-on la réponse ?

TOMPSON

Demain au soir.

RICHARD

Il faut se hâter.

TOMPSON

Profiter du séjour à Londres de M. Mawbray, qui vous livre ainsi mistress Richard, sans appui, sans conseil !

RICHARD

Attends un instant.

(Il s'approche de la table pour écrire ; Mawbray paraît.)

Scène IV

Mawbray, Richard, Tompson.

MAWBRAY, à part

J'ai vu partir cet homme.

TOMPSON, à mi-voix à Richard, en s'approchant de lui

Encore Mawbray !

RICHARD, continuant d'écrire

Qu'importe !

MAWBRAY

J'ai voulu te voir encore, Richard ; que dois-je répondre à Jenny ?

RICHARD

Mon cher Mawbray, attendez jusqu'à demain au soir, j'ai besoin de ce délai.

MAWBRAY

Vous le voulez ?

RICHARD

Je vous en prie. (À Tompson.) Dans une heure, nous partons.

(Il sort.)

Scène X

Les mêmes, hors Richard ; da Silva.

MAWBRAY, qui a entendu les derniers mots de Richard

Que dit-il ? Il part ! une crainte vague me serre le cœur.

(Da Silva entre précipitamment et va ouvrir les rideaux.)

LE SPEAKER, dans la Chambre

La parole est à sir Richard pour répondre à M. le ministre des finances.

(Tumulte dans la Chambre ; voix confuses :
La parole est à sir Richard. Silence ! écoutez !)

DA SILVA

Que va-t-il dire ?

RICHARD, dans la Chambre

Je renonce à la parole

DA SILVA

Le premier pas est fait.

TOMPSON

Il n'y a que celui-là qui coûte.

(Da Silva et Tompson sortent.)

MAWBRAY, seul

Vertueuse Anna Grey, as-tu donc connu Richard !

QUATRIÈME TABLEAU

La chambre de Jenny dans une maison de campagne isolée. Jenny paraît sur un balcon. On aperçoit la cime seule des arbres, et l'on doit deviner qu'au-dessous est une immense profondeur.

Scène première

Jenny, seule.

Encore un jour tout entier passé à attendre vainement à cette fenêtre, à compter les flots du torrent qui se précipitent dans le gouffre ; ainsi font les heures de ma vie ! Ô Richard !... Richard !... Si ma pauvre mère était là du moins... Oh ! le cœur d'une mère !... c'est là que s'est réfugié le don de la double vue. Elle seule avait prévu mon isolement, mon abandon ; elle avait deviné Richard. Depuis un an que je vis dans cette retraite, et que Mawbray remplace mes parents, nul ne sait que j'existe ; et j'y puis mourir, sûre que ma mort y restera aussi ignorée que mon existence. Oh ! mais c'est affreux, de vivre ainsi ! Depuis que Mawbray est parti, il me semble que lui aussi ne reviendra plus. Il m'avait promis de m'écrire aussitôt son arrivée.

(Elle sonne ; une femme de chambre entre.)

Scène II
Betty, Jenny.

JENNY

Est-il arrivé une lettre pour moi ?

BETTY

Non, madame.

JENNY

S'il en arrivait une, vous la monteriez aussitôt. Écoutez donc.

BETTY

Quoi ?

JENNY

C'est le bruit...

BETTY, écoutant

D'une voiture.

JENNY

Une voiture, une voiture qui vient de ce côté... oh ! qui s'arrête ! elle s'arrête, Betty !

BETTY

C'est peut-être M. Mawbray qui revient.

JENNY

Non, non, Mawbray serait revenu par le coach jusqu'au village, et, du village ici, à pied. Descendez, descendez. Oh ! sir Richard seul peut venir ici en voiture. Allez donc... Mes genoux tremblent, mon pauvre cœur... (Elle s'assied la tête dans ses mains.) Oh ! je n'ose regarder, de peur de voir entrer une autre personne. Mais c'est insensé à moi de croire qu'il vient. Ce ne peut pas être lui ; il faudrait être folle pour espérer que c'est lui. On monte... C'est son pas !... c'est mon Richard ! (Elle jette ses bras autour du cou de Richard qui paraît.) Oh !

Scène III
Richard, Jenny.

RICHARD

Qu'avez-vous donc, Jenny ?

JENNY

Ce que j'ai ! il me demande ce que j'ai ! J'ai que je pleure, que je ne t'espérais jamais, que je t'attendais toujours, qu'il y a un an que je ne t'ai vu, comprends-tu ?... un an ! un an ! et que te voilà, toi, mon Richard ! Ah ! voilà ce que j'ai !

RICHARD

Jenny, remettez-vous.

JENNY

Et moi qui t'accusais, qui pensais que tu m'avais oubliée ! J'étais injuste, pardonne !... Tu ne sais pas ?... comment oser te le dire maintenant ! à force de me voir pleurer, inquiète de voir que tu ne m'écrivais pas, car, méchant, il y a trois mois que je n'ai reçu de tes nouvelles !... eh bien, qu'est-ce que je disais ? j'ai la tête perdue ! Embrasse-moi, embrasse-moi !

RICHARD

Peut-être vouliez-vous me parler de Mawbray ?

JENNY

Oh ! moi. Pardonne-moi, mais je l'ai envoyé à Londres.

RICHARD

Je l'ai vu.

JENNY

Et pourquoi n'est-il pas revenu avec toi ?

RICHARD

Il était fatigué et ne pouvait partir que demain.

JENNY

Et toi, quand tu as su mon inquiétude, demain t'a paru trop long, tu as pensé que tu ne pouvais trop tôt consoler la pauvre femme qui pleurait... Oh ! tu es toujours mon Richard, le Richard de mon cœur ! Et tu l'as laissé ?

RICHARD

Je voulais vous parler sans témoin.

JENNY

Sans témoin ?

RICHARD

Oui.

JENNY

As-tu quelque secret à me dire ?

RICHARD

J'ai un sacrifice à vous demander.

JENNY

À moi, Richard ? Oh ! que je suis heureuse ! je vais donc faire quelque chose pour toi. Mon consentement te serait-il nécessaire pour vendre une de nos fermes ? Tu dois avoir besoin d'argent, ta position nécessite tant de dépenses !

RICHARD

Ce n'est point cela.

JENNY

Qu'est-ce donc ? Mais asseyez-vous, mon ami.

RICHARD

Ce n'est point la peine.

JENNY

Comment ?

RICHARD

Je repars dans une heure.

JENNY

Sans moi ?

RICHARD

Je ne puis vous emmener.

JENNY

Eh bien, je vous aurai toujours vu une heure ; mais asseyez-vous.

RICHARD

Vous vous ennuyez donc bien ici ?

JENNY

Je m'ennuie loin de vous : je ne m'y ennuierais pas avec vous. Ce n'est point ma retraite qui me pèse, c'est votre absence. Si du moins vous répondiez à mes lettres !...

RICHARD

Vous devez bien penser...

JENNY

Oh ! ne vous excusez pas : j'écrivais trop souvent. Souvent, ce sont nos exigences, à nous autres femmes, qui vous refroidissent pour nous. Notre vie est toute à l'amour ; la vôtre se partage en vingt passions différentes, nous devrions le comprendre. Moi surtout, qui chaque jour avais de vos nouvelles (montrant des journaux) ; car ces journaux me parlaient de vous. Quand je voyais les colonnes entrecoupées de ces mots : « Écoutez !... écoutez !... Bravos... » Je me disais : « C'est lui qui parle ! oh ! si j'étais là pour partager son triomphe ! oh ! je serais trop heureuse. »

RICHARD

Vous savez qu'entre les privations que nous impose notre peu de fortune, vivre séparés est peut-être la plus nécessaire.

JENNY

Je m'y suis soumise ; et, si j'ai pleuré, j'ai eu soin du moins que mes lettres ne vous portassent point la trace de mes larmes.

RICHARD

Elles n'auraient rien changé à notre position, et nous eussent rendus malheureux tous les deux.

JENNY

La seule chose que vous craigniez était donc les embarras, et surtout les dépenses de la maison que vous seriez obligé de tenir, si j'étais près de vous ?

RICHARD

C'est, en effet, la principale.

JENNY

Eh bien, cessez de la craindre. Des droits que me donne le titre de votre femme, je n'en réclame qu'un, celui de vivre près de vous, dans la solitude. J'ai peu le goût du monde, Richard ; mais j'ai perdu mes parents, qui m'aimaient, et j'ai conservé le besoin d'être aimée. Eh bien, seul vous irez dans ce monde, où je figurerais mal. Retirée dans mon appartement, je vous verrai du moins, le soir, un instant ; ou, si je ne vous vois pas, je saurai que

vous êtes là, près de moi. Ah ! le voulez-vous ? Nul ne saura que je suis votre femme ; personne ne me verra, ne m'invitera.

RICHARD

Vous êtes folle.

JENNY

Parlons d'autre chose alors. Vous veniez me demander un sacrifice, dites-vous ?

RICHARD

Loin de m'éloigner de mon but, cette conversation nous y ramène.

JENNY

Voyons.

RICHARD

De nouvelles circonstances qui tiennent aux chances politiques que je cours, ma position près de changer, des engagements de parti, rendent encore notre séparation trop incomplète.

JENNY

Quinze lieues ne vous paraissent-elles pas une distance assez considérable ? Depuis deux ans, ne vous ai-je pas été totalement étrangère ? La voix publique seule m'apportait de vos nouvelles, et j'étais instruite en même temps que toute l'Angleterre de ce que faisait mon mari.

RICHARD

Des reproches ?

JENNY

Des larmes.

RICHARD

Les uns et les autres me sont insupportables.

JENNY

Mais qu'exigez-vous donc, au nom du ciel ? Vous me faites mourir... Faut-il que je quitte l'Angleterre, le lieu où je suis née, la terre où reposent mes parents ? Eh bien, j'y consens ! un jour encore pour pleurer sur leur tombe, et demain je pars. Mais au moins, Richard, dites-moi combien de temps durera cet exil. Oh ! dites-le moi ! car un seul mot fera l'attente de toute ma vie :

« Reviens. »

RICHARD

Vous vous trompez, Jenny : je n'ai pas l'intention de vous arracher à votre terre natale. Je n'ai pas le droit de vous vouer à l'abandon. Le sort fit une erreur en nous liant l'un à l'autre, ce n'est pas à vous de l'expier. Puis-je vous condamner à porter les liens d'un mariage qui ne vous rend pas épouse, qui ne vous fera pas mère ? Ce serait une cruauté. Si une fatalité contre laquelle j'ai lutté longtemps nous sépare... je ne veux, je ne dois pas être un éternel obstacle à votre bonheur, et je n'aurai quelque repos, Jenny, que lorsque je vous aurai rendu, avec votre liberté, les chances probables d'un avenir plus heureux.

JENNY

Je vous écoute sans vous comprendre, Richard.

RICHARD

D'ailleurs, ce que je vous propose existe déjà à peu près pour nous avec tous ses maux, et sans que vous puissiez jouir des biens qui s'y rattachent.

JENNY

Parlez, parlez toujours, que je vous comprenne donc... ou plutôt, taisez-vous, car je commence à vous comprendre, et c'est affreux !

RICHARD

Tandis qu'une séparation...

JENNY

Encore un mot...

RICHARD

Légale...

JENNY

Le divorce ?

RICHARD.

Le divorce...

JENNY

Oh ! mon Dieu !

RICHARD

Concilie tout.

JENNY

Ayez pitié de moi !

RICHARD

Ce mot vous effraye, parce que vous ne le voyez qu'entouré de scandaleux débats, de honteuses révélations.

JENNY

Je n'ai pas regardé l'arme, j'ai senti le coup.

RICHARD

Le temps le guérira. Vous êtes jeune, Jenny, et un autre amour...

JENNY

Oh ! un autre amour !... profanation ! sacrilège ! un autre amour ! Tuez-moi et ne m'insultez pas ! du sang, mais pas de honte !

RICHARD

Il n'y a ni sang ni honte ; de grands mots et de grands gestes ne m'éloignent pas de mon but.

JENNY

Il est atroce... Une union demandée par vous, bénie par mon père et ma mère ; l'engagement pris par vous en face de Dieu... Et vous voulez briser tout cela !... L'appui sur lequel ils ont compté pour moi en mourant, vous me l'ôtez ! enfin vous demandez à un tribunal de rompre ce qui a été lié devant l'autel !

RICHARD

Eh ! vous ne comprenez pas ! Un procès ! qui vous parle de faire un procès ?... le pourrais-je pour moi-même ?

JENNY

Mais que voulez-vous donc alors ? Expliquez-vous clairement ; car tantôt je comprends trop, et tantôt pas assez.

RICHARD

Pour vous et pour moi, mieux vaut un consentement mutuel.

JENNY

Vous m'avez donc crue bien lâche ! Que j'aie devant un

juge, sans y être traînée par les cheveux, déclarer de ma voix, signer de ma main que je ne suis pas digne d'être l'épouse de sir Richard ? Vous ne me connaissez donc pas, vous qui croyez que je ne suis bonne qu'aux soins d'un ménage dédaigné, qui me croyez anéantie par l'absence, qui pensez que je ploierai parce que vous appuyez le poing sur ma tête ?... Dans le temps de mon bonheur, oui, cela aurait pu être ; mais mes larmes ont retrempe mon cœur, mes nuits d'insomnie ont affermi mon courage ; le malheur enfin m'a fait une volonté : ce que je suis, je vous le dois, Richard, c'est votre faute ; ne vous en prenez donc qu'à vous. Maintenant, à qui aura le plus de courage, du faible ou du fort. Sir Richard, je ne veux pas...

RICHARD

Madame, jusqu'ici, je n'ai fait entendre que des paroles de conciliation.

JENNY

Essayez d'avoir recours à d'autres.

RICHARD, marchant à elle

Jenny !

JENNY, froidement

Richard !

RICHARD

Malheureuse ! savez-vous ce dont je suis capable ?

JENNY

Je le devine.

RICHARD

Et vous ne tremblez pas ?

JENNY, souriant

Voyez.

RICHARD, lui prenant la main

Femme !

JENNY, tombant à genoux de la secousse

Ah !

RICHARD

À genoux !

JENNY, levant les mains au ciel

Mon Dieu, ayez pitié de lui !

(Elle se relève.)

RICHARD

Oh ! c'est de vous qu'il a pitié, car je m'en vais... Adieu, Jenny... Demandez au ciel que ce soit pour toujours.

JENNY, courant à lui, et lui jetant les bras autour du cou

Richard ! Richard ! ne t'en va pas !

RICHARD

Laissez-moi partir.

JENNY

Si tu savais comme je t'aime !

RICHARD

Prouve-le-moi.

JENNY

Ma mère ! ma mère !

RICHARD

Voulez-vous ?

JENNY

Tu me l'avais bien dit.

RICHARD

Encore un mot.

JENNY, lui mettant la main sur la bouche

Ne le dis pas.

RICHARD

Consens-tu ?

JENNY

Écoute-moi.

RICHARD

Consens-tu ?... C'est bien ! mais plus de messages, plus de lettres ; que rien ne vous rappelle à moi... que je ne sache pas même que vous existez... Je vous laisse une jeunesse sans époux, une vieillese sans enfants...

JENNY

Pas d'imprécations !...

RICHARD
Adieu.

JENNY
Vous ne partirez pas.

RICHARD
Damnation !...

JENNY
Vous me tuerez plutôt.

RICHARD, la repoussant
Ah ! laissez-moi !

JENNY, repoussée, va tomber
la tête à l'angle d'un meuble

Ah !... (Elle se relève tout ensanglantée.) Ah ! Richard !... (Elle chancelle, étend les bras de son côté, et retombe.) Il faut que je vous aime bien...

(Elle s'évanouit.)

RICHARD

Évanouie ! blessée ! du sang !... Malédiction ! Jenny ! Jenny ! (Il la porte sur un fauteuil.) Et ce sang qui ne s'arrête pas ! (Il l'ébranche avec son mouchoir.) Je ne veux pourtant pas rester éternellement ici. (Il se rapproche d'elle.) Jenny ! finissons ! Je me retire... Tu ne veux pas répondre ?... Adieu donc. (Il va sortir et entend un bruit de pas à la porte.) Qu'est-ce ?

Scène IV

Richard, Tompson, Jenny.

TOMPSON, paraissant

De la voiture où j'étais resté pour faire le guet, je viens de voir Mawbray sortir du village et se diriger de ce côté.

RICHARD

Que vient-il faire ?

TOMPSON

Défendre sa protégée... Mais il arrivera trop tard, n'est-ce pas ? Qu'avez-vous obtenu ?

RICHARD, montrant Jenny évanouie

Rien, malgré mes prières, mes violences... Mais Mawbray ! il va la voir ainsi ; nouvelles armes contre moi... Jenny ! Jenny ! oublions tout !

JENNY, revenant à elle

Richard ! moi dans tes bras !... Je suis donc morte ? je suis donc au ciel ?

RICHARD

Mon amie, oublions tout.

JENNY

Je ne me souviens de rien. (Portant la main à son front.) Je saigne !

RICHARD, à part

Damnation ! (Haut.) Jenny quelqu'un vient ici ; essuie ces larmes, qu'on ne puisse voir ces traces de sang, je t'en conjure !

JENNY

On vient, dis-tu ? Qui donc ?

RICHARD

C'est Mawbray.

JENNY, avec douceur

Ah ! tant mieux !

RICHARD

Jenny, Mawbray ne doit pas connaître ces funestes débats. Promets-moi de te taire, promets-le-moi, je t'en prie.

TOMPSON, s'approchant de Richard

Mawbray !

RICHARD, à Jenny

Je te l'ordonne !

Scène V

Richard, Jenny, Mawbray, Tompson.

Mawbray entre vivement. Moment de silence.

Il regarde avec inquiétude et tour à tour Jenny et Richard.

RICHARD

Vous ici, Mawbray ?

MAWBRAY

Ayant appris votre départ, j'ai craint pour Jenny les ennuis de la solitude et me suis hâté de revenir près d'elle.

RICHARD

Vous avez bien fait et je vous remercie.

MAWBRAY

Dois-je demain retourner à Londres pour chercher votre réponse ?

RICHARD

Il me semble que ma présence en ces lieux vous en dispense.

MAWBRAY

Vous avez donc apporté à votre femme des paroles de consolation ?

(Jenny se jette dans les bras de Richard.)

RICHARD

Oui.

MAWBRAY

Mais ce n'est que près de vous que pour elle le passé sera sans douleur et l'avenir sans inquiétude.

RICHARD

Eh ! qui vous dit qu'elle restera loin de moi ?

MAWBRAY, avec joie

Elle ira à Londres ?

JENNY, saisissant le bras de Richard, et avec amour

Serait-il vrai ?

RICHARD

Sans doute, si vous le désirez tant... Adieu ! il faut que je parte.

JENNY

Sans m'attendre ?

JENNY

Je ne puis... Je dois être au parlement à l'ouverture de la séance. (À part.) Les ministres me payeront cher le rôle que je joue ici.

MAWBRAY

Adieu donc.

JENNY, à Richard

À bientôt.

RICHARD

À bientôt.

JENNY, à Mawbray, après que Richard est sorti.

Mon ami, j'espère encore pouvoir être heureuse !

MAWBRAY, lui essuyant le front

Essayez ce sang, Jenny ; peut-être ensuite espérerai-je avec vous.

(Jenny court à la fenêtre et envoie des adieux à Richard ;
Mawbray la regarde avec attendrissement.)

CINQUIÈME TABLEAU

La chambre du conseil.

Scène première

Les secrétaires d'État au département de l'intérieur
et de la guerre ; deux autres ministres, un huissier ;
puis le premier lord de la trésorerie.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Messieurs, le conseil est assemblé.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

Où est notre président ?

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, indiquant la porte du fond

Le premier lord de la trésorerie est chez Sa Majesté.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

Savez-vous quel nouvel incident a fait convoquer ce conseil
extraordinaire ?

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Je l'ignore ; mais, à la veille du rejet du bill qui entraîne notre
chute, je conçois que nos communications doivent être plus fré-
quentes.

L'HUISSIER, annonçant

M. le premier lord de la trésorerie.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

Nous allons tout savoir, car voici notre président.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE, à l'huissier

Laissez-nous seuls.

LE MINISTRE DE LA GUERRE, au lord de la trésorerie

Vous sortez de chez le roi ?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Oui, messieurs.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

Eh bien ?...

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Sa Majesté est plus que jamais affligée de l'opposition qui se manifeste dans la chambre des communes, et elle met entre nos mains toutes les moyens qui sont en son pouvoir pour que nous la combattions.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

Dans une telle circonstance, il faut bien l'avouer, il ne nous reste qu'un seul parti.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Lequel ?

LE MINISTRE DE LA GUERRE

Quoi qu'il puisse nous en coûter, disons-le, il faut amener à nous sir Richard.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

C'est pour vous parler de lui, messieurs, que je vous ai réunis. Une première démarche a été faite ; mais, avant d'aller plus loin, j'ai dû me rappeler que nous sommes tous solidaires et vous consulter sur ce qui me reste à faire.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

Nous écoutons Votre Grâce.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Des ouvertures ont été faites par le marquis da Silva à son secrétaire Tompson ; elles ont été reçues de manière à nous laisser beaucoup espérer : j'ai cru alors que de semblables négociations voulaient être pressées, et j'ai fait demander à sir Richard

une entrevue secrète pour ce soir.

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Nous présumons bien quel en doit être l'objet ; mais jusqu'à quel point pouvons-nous nous engager ?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Messieurs, toutes mes promesses seront réalisées, j'en ai l'assurance, et je suis autorisé à promettre beaucoup.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

Mais enfin s'il résistait ?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Dans ce cas, il resterait encore un moyen à essayer, une tentative hasardeuse, inusitée, un tête-à-tête dangereux.

L'HUISSIER, entrant

Un membre de la chambre des communes demande à être introduit près de Leurs Excellences.

LE MINISTRE DE LA GUERRE

Son nom ?

L'HUISSIER

C'est l'honorable sir Richard.

LES MINISTRES

Sir Richard !

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Déjà ! en plein conseil ! ce n'étaient pas nos conventions. (À l'huissier.) Faites entrer. (Aux ministres.) Nous ne pouvons nous dispenser de le recevoir.

Scène II

Les mêmes, Richard.

RICHARD

Salut à Leurs Excellences.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Soyez le bienvenu, sir Richard.

RICHARD

Sa Grâce dit-elle ce qu'elle pense ?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Jamais entrevue ne fut plus désirée.

RICHARD

Vous y comptiez ?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Nous l'espérons.

RICHARD

Cet espoir n'est pas un éloge de la modestie que vous me supposiez.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Et pourquoi cela ?

RICHARD

C'est que je doute encore moi-même que tout ceci ne soit pas un songe. Moi, avocat obscur d'une petite ville, simple membre de la chambre des communes, en face des hommes que leur nom, que leur position politique place autour des marches du trône de la vieille Angleterre ; c'est par trop hardi à moi, Richard Darlington, député du peuple.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Monsieur, le peuple s'est écrit avec le sang des révolutions des lettres de noblesse qui lui permettent, comme à la vieille aristocratie, de traiter d'égal à égal avec la royauté.

RICHARD

Monsieur le ministre, ses droits sont plus anciens que vous ne le pensez ; son blason sanglant remonte à Cromwell, et il a pris pour armes parlantes une couronne à terre près d'une hache et d'un billot debout.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Est-ce de la menace, sir Richard ?

RICHARD

C'est de l'histoire, monsieur.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Eh bien, sir Richard, c'est pour éviter ces grandes catastrophes entre la royauté et le peuple, dont le sang se perd toujours en proportion à peu près égale, qu'un pouvoir intermédiaire a été

créé comme un double bouclier où viennent s'amortir l'orgueil de l'un et les exigences de l'autre. Leurs mains, que nous tenons de chacune des nôtres, nous pouvons les réunir.

RICHARD

Cela ne se peut pas, Excellence.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Sir Richard, ce n'est pas là ce qu'on nous avait promis.

RICHARD

Promis ! et qui avait été assez audacieux pour promettre en un autre nom que le sien ?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Fait espérer du moins.

RICHARD

Une trahison, n'est-ce pas ?

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Une concession tout au plus.

RICHARD

Une concession ! le peuple n'en fait plus aujourd'hui, il en exige.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Nous avons pu croire un instant...

RICHARD

Que j'étais à vendre, n'est-ce pas ? C'est dans cette espérance, sans doute, que vous m'aviez fait demander une entrevue secrète ; mais je suis venu vous trouver au milieu de vos collègues, qui entendront ma réponse, et la rediront si tel est leur bon plaisir.

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Monsieur, ces explications...

RICHARD

Oui, messieurs, vous êtes venus, ambassadeurs de corruption, apporter à mes pieds les présents de la couronne ! Eh bien, je repousse du pied présents et ambassadeurs ! Arrière tous !

LE LORD DE LA TRÉSORERIE, à part

Il n'y a plus que ce moyen...

(Il parle bas à un ministre, qui entre aussitôt chez le roi.)

Scène III

Les mêmes, hors le ministre.

RICHARD

Et si demain, du haut de la tribune, je disais à mes commettants à quel prix on évaluait leur mandataire ; si je dénonçais cet infâme marché des consciences, si je vous rejetais à la face vos honteuses propositions !

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Et quelles preuves donnerez-vous, sir Richard ? Ne pouvons-nous pas nier ?

RICHARD

À celui qui nierait, je dirais : « Tu mens ! »

LE LORD DE LA TRÉSORERIE

Monsieur, nous vous offrons la paix... Vous refusez ; la guerre donc... À demain, à la Chambre !

RICHARD

À demain, à la Chambre !

(Le ministre qui est entré chez le roi

rentre et parle bas au lord de la trésorerie.)

LE LORD DE LA TRÉSORERIE, à Richard, qui va sortir

Sir Richard, vous êtes prié de vouloir bien attendre quelques instants dans cette salle.

(Les ministres sortent.)

Scène IV

Richard, un huissier.

RICHARD

Que veut donc encore de moi le ministère ?

L'HUISSIER, entrant

Il y a un homme qui demande à vous parler.

RICHARD

Tout à l'heure.

L'HUISSIER

C'est votre secrétaire, je crois.

RICHARD

C'est bon.

L'HUISSIER

Il paraît être très-pressé de vous parler. Il attend.

RICHARD, avec impatience

J'attends bien, moi... Pourquoi ne s'est-on pas expliqué ? Est-ce quelque ruse, quelque piège ?... Allons savoir ce que nous veut Tompson. La porte s'ouvre... Que vois-je ?...

Scène V

Un inconnu, Richard.

L'INCONNU

Monsieur... vous ne me connaissez pas... mais, moi, je ne me trompe pas, vous êtes le secrétaire du conseil. (Richard semble prêt à nier.) Je désire que vous soyez le secrétaire du conseil.

RICHARD

Je le suis, milord. (En appuyant sur ce dernier mot.)

L'INCONNU

Très-bien, vous m'avez compris... Monsieur le secrétaire, voulez-vous vous asseoir à cette table ?

RICHARD, toujours en souriant

J'attends les ordres de milord.

L'INCONNU, lui donnant des papiers

Parmi ces papiers, en voici qui exigent un prompt examen... Voulez-vous bien m'en donner connaissance ?

RICHARD, lisant

« Titres de propriété du comté de Carlston et de ses dépendances dans le Devonshire, concédés à tout jamais à... » Le nom est en blanc.

L'INCONNU

C'est une omission... Voulez-vous écrire sous ma dictée ?

RICHARD

Mais...

L'INCONNU, continuant

Richard Darlington.

RICHARD

Je ne puis écrire...

L'INCONNU

Comment ! monsieur le secrétaire, vous refusez d'écrire un nom que je ne prononce qu'avec le respect dû au talent ?

RICHARD

Cette touchante bonté...

L'INCONNU

Vous écrivez, n'est-ce pas ?... Ayez la complaisance de continuer.

RICHARD, lisant un autre papier

« Lettres de noblesse conférant à perpétuité le titre de comte à... »

L'INCONNU

Les mêmes noms, je vous prie.

RICHARD écrit en souriant

Vous êtes obéi.

L'INCONNU

Après, de grâce ?

RICHARD, lisant

« Contrat de mariage entre miss Lucy Wilmor, fille de feu lord Wilmor, pair du royaume, petite-fille du marquis da Silva, et le noble comte de Carlston... »

L'INCONNU

Nous connaissons les parties contractantes ; mais les conditions, je vous prie ?

RICHARD, lisant

« La jeune miss apporte à son mari cent mille livres sterling en biens-fonds et en actions de banque... Le marquis da Silva, par substitution de sa fille Caroline Wilmor, reconnaît sa petite-fille pour sa seule et unique héritière... Le titre de pair, éteint au décès de lord Wilmor, revit pour l'époux de sa fille et ses descendants mâles à perpétuité. »

L'INCONNU

Tout cela est parfait... Ne trouvez-vous pas que le nom de Georges scellé d'un don royal ferait bien sur ce contrat ?

RICHARD

Tant de faveurs, sur un seul homme, en si peu d'heures !

L'INCONNU

Ah ! vous êtes envieux !... Puisque vous résistez si bien à l'entraînement, vous devez être un homme de bon conseil... Le ministère perd de sa popularité, n'est-ce pas ? Le roi reculerait à le recomposer avec l'élément démocratique. Il parlait dernièrement de choisir le président du conseil parmi les jeunes pairs ; croyez-vous au succès d'une semblable combinaison ?

RICHARD

Un dévouement sans bornes...

L'INCONNU

Il reste un dernier papier.

RICHARD

Blanc.

L'INCONNU

Vous ne comprenez pas ?

RICHARD, après un moment d'hésitation

Si fait ! (Il signe.) À vous ce papier, milord ; à moi ceux-ci.

L'INCONNU

Je veux dire au roi que nous avons fait connaissance.

Scène VI

Richard, seul.

Ah ! c'est un rêve !... une folie !... une apparition !... mais... mais ces papiers ? Ah ! non, non, tout cela est réel. Oh ! je ne puis respirer... la tête me tourne... Richard ! Richard ! dans tes songes les plus brillants, avais-tu jamais osé prévoir... ? Moi ! moi ! allié à ce que l'Angleterre a de plus illustre ! Richard comte, Richard pair, Richard ministre, Richard le premier du royaume après le roi ! que dis-je, le roi !... le roi, c'est un nom. C'est le ministre qui gouverne ; c'est le ministre qui dirige tout, finances,

guerre, administration. (Allant au fauteuil du président.) C'est ici ma place ; voilà le trône, le vrai trône... D'ici, ma voix va retentir dans les trois royaumes, sur l'Océan. (Se frappant le front.) De là s'élancera la volonté que subira l'univers. À moi des honneurs, des dignités, des couronnes ; à moi des armoiries, une bannière, des millions à répandre ; enrichir Londres, l'Angleterre, de monuments, monuments éternels... sur lesquels on lira à tout jamais mon nom, un nom que je fais, que je léguerai à ma patrie comme une gloire ! Ah ! ma joie... mon bonheur... vous m'étouffez. (À Tompson qui entre.) Viens !... viens !... Sais-tu ?...

Scène VII

Richard, Tompson.

TOMPSON

Sir Richard...

RICHARD

Sais-tu ?...

TOMPSON

Mawbray est revenu à Londres.

RICHARD

Eh ! qu'importe !

TOMPSON

Il amène votre femme.

RICHARD

Jenny !...

TOMPSON

Elle vous attend à votre hôtel.

RICHARD

J'avais tout oublié... Malédiction !

ACTE TROISIÈME

MAWBRAY

SIXIÈME TABLEAU

Un appartement de l'hôtel de sir Richard, à Londres.

Scène première
Mawbray, Jenny.

JENNY

Je n'oserai jamais attendre son retour avec vous, Mawbray.

MAWBRAY

Avec moi, que craignez-vous ?

JENNY

Un premier mouvement de colère.

MAWBRAY

Et depuis quand la femme ne peut-elle venir chez son mari ?

JENNY

Mais sans doute qu'il a des motifs pour cacher ce mariage, puisqu'ici personne ne le connaît.

MAWBRAY

Il n'en existe pas moins, Jenny ; il n'en est pas moins sacré.

JENNY

Oh ! parlez moins haut ; ces domestiques pourraient vous entendre.

MAWBRAY

Comme il faudra tôt ou tard qu'ils vous appellent mistress Richard...

JENNY

Oh ! vous conviendrez, Mawbray, que Richard seul a le droit de leur donner cet ordre.

MAWBRAY

Écoutez...

JENNY

On vient... C'est lui ! Mawbray, laissez-moi m'en aller. Je ne

veux pas, je n'ose pas le voir. C'est vous, Mawbray, qui m'avez entraînée : j'ai eu tort. Oh ! cachez-moi, au nom du ciel, cachez-moi !

MAWBRAY, à un domestique

Comme il faut que je parle seul à sir Richard, conduisez madame dans une autre chambre.

JENNY

Du calme, Mawbray ; ménagez son orgueil.

MAWBRAY

Oui, jusqu'à ce que nous le forcions de plier. Soyez tranquille. (Jenny sort. Mawbray regardant dans l'antichambre.) Ce n'est pas lui... Une femme !

Scène II

Lady Wilmor, Mawbray, un domestique.

LE DOMESTIQUE, à lady Wilmor

Le nom de milady ?

LADY WILMOR

Je désire ne le faire connaître qu'à sir Richard.

MAWBRAY

Que vois-je !

LE DOMESTIQUE

Sir Richard est absent.

LADY WILMOR

J'attendrai son retour.

MAWBRAY, à part

Lady Wilmor... Caroline da Silva... Et moi, moi là, moi qu'elle peut reconnaître ! Où me cacher ?... Oh ! ce cabinet...

(Il entre dans le cabinet.)

Scène III

Les mêmes, hors Mawbray.

LE DOMESTIQUE

Veillez entrer dans ce salon, milady ; quelqu'un y attend sir Richard.

LADY WILMOR entre en s'enveloppant d'un voile.

Quelqu'un ?... Ce domestique s'est trompé : tant mieux.

TOMPSON, traversant l'antichambre

Sir Richard.

Scène IV

Richard, lady Wilmor.

RICHARD, à un domestique

Une dame m'attend ?

LE DOMESTIQUE

Oui, monsieur.

RICHARD

Où ?

LE DOMESTIQUE

Dans ce salon.

RICHARD

Tompson, veuillez à ce que personne ne vienne nous troubler.

(Entrant et fermant la porte avec colère.) Pardieu ! madame...

LADY WILMOR, se levant

Sir Richard...

RICHARD, avec respect

Pardon, milady, mais je trouve dans ce salon une personne que je ne croyais pas avoir l'honneur d'y voir, et j'y cherche vainement quelqu'un que je croyais y rencontrer. Donnez-vous la peine de vous asseoir : je suis à vos ordres.

LADY WILMOR

Monsieur, je fais près de vous une démarche...

RICHARD

Saurai-je d'abord, milady, à qui j'ai l'honneur de parler ?

LADY WILMOR

À lady Wilmor.

RICHARD, se levant

Fille du marquis da Silva ?

LADY WILMOR

Elle-même ; asseyez-vous donc.

RICHARD

Permettez, milady...

LADY WILMOR

Asseyez-vous, je vous en prie, sir Richard ; j'ai des choses de la plus haute importance à vous communiquer. Êtes-vous sûr que personne ne peut nous entendre ?

RICHARD

J'en suis certain, milady.

LADY WILMOR

Mon père m'a parlé hier des projets d'union qui existent entre nos deux familles.

RICHARD

Oui, milady.

LADY WILMOR

Le roi lui-même veut bien s'intéresser au mariage de ma fille d'adoption.

RICHARD

Je connais les bontés de Sa Majesté.

LADY WILMOR

Mon père, le marquis da Silva, donne cent mille livres sterling.

RICHARD

Ces détails...

LADY WILMOR

Sont nécessaires et préparent le secret que j'ai à vous révéler.

RICHARD

J'écoute.

LADY WILMOR, lui prenant la main

Sir Richard !

RICHARD

Milady !

LADY WILMOR

Oh ! je n'oserai jamais... Sir Richard, vous êtes honnête homme ?

RICHARD

Jusqu'à présent, je n'ai donné à personne le droit d'en douter.

LADY WILMOR

Vous, mon père et un autre connaîtrez seuls ce que je vais vous apprendre.

RICHARD

Quel que soit ce secret, madame, il mourra là.

LADY WILMOR

Peut-être avez-vous cru, monsieur, en épousant miss Wilmor, que, quoiqu'elle fût l'enfant du premier mariage de mon mari, l'amour presque maternel que je lui porte me déterminerait à joindre ma fortune particulière à la sienne.

RICHARD

Milady, peut-être aurais-je droit de me plaindre de votre persistance à revenir sur de pareils détails. Si l'on m'a peint à vos yeux comme un homme intéressé, permettez-moi de vous dire que le portrait n'est ni flatté ni ressemblant.

LADY WILMOR

Oh ! loin de là, loin de là, monsieur ! je connais toute votre générosité. Mais ne comprenez-vous pas que j'ai un secret, un secret humiliant à vous révéler, et que je tarde ?... (Une pause.) J'ai un fils, sir Richard, et ma fortune lui appartient.

RICHARD

Vous ?

LADY WILMOR

Oui, l'enfant d'une faute, et trois personnes, vous compris, connaissent seules l'existence de ce malheureux enfant !

RICHARD

Et lord Wilmor ?

LADY WILMOR

L'a toujours ignorée ; quelques mois après notre mariage, il reçut sa commission de gouverneur dans l'Inde, d'où je ne suis revenue qu'après sa mort.

RICHARD

Eh bien, milady ?...

LADY WILMOR

Eh bien, à peine le pied sur le sol d'Angleterre, redevenue propriétaire de mes biens, j'ai songé au pauvre abandonné. Dshérité des caresses de sa mère, qu'il trouve sa fortune, du moins ; car cet enfant me maudit peut-être... Moi, moi, je l'ai toujours aimé comme une mère, c'est-à-dire d'un amour de toutes les heures et de tous les instants. Mon enfant, mon fils, croyez-vous qu'il me pardonne ?

RICHARD

En vous retrouvant, en vous serrant dans ses bras, il oubliera tout.

LADY WILMOR

Oh ! voilà ce qui fait mon malheur, c'est que je ne puis le revoir, c'est que je suis condamnée à ne jamais le presser sur mon cœur, le cœur d'une mère pourtant.

RICHARD

Et pourquoi cela ? Pardon, madame ; mais, à moitié dans votre secret, j'ai peut-être le droit de connaître le reste.

LADY WILMOR

Jamais je ne reverrai mon fils.

RICHARD

Pourquoi ?

LADY WILMOR

Il voudrait connaître son père, son père que je ne puis nommer ; comprenez-vous ? un fils qui me demanderait le nom de son père, il me serait défendu de le dire.

RICHARD

Oui ; alors vous avez raison, mieux vaut qu'il ignore...

LADY WILMOR

Et qu'à ma mort seule, en recueillant ma fortune, il sache mon secret. Oui, voilà ce que je me suis dit ; mais, d'ici là, il peut être malheureux, dans le besoin, appelant et maudissant sa mère. Oh ! ne voyez-vous pas ce que je venais vous demander encore ?

RICHARD

Si, madame : de remplacer pour lui ce qu'il a perdu, n'est-ce

pas ? Est-il plus jeune que moi, il sera mon fils, milady ; est-il de mon âge, il sera mon frère.

LADY WILMOR

Je ne m'étais donc pas trompée ! Oh ! vous avez donc toutes les vertus ! Laissez-moi embrasser vos genoux.

RICHARD

Madame...

LADY WILMOR

Vous ne comprenez donc pas une mère à qui l'on rend son fils, car c'est me le rendre. Je le reverrai ; il ne saura pas que je suis sa mère. Oh ! Richard... pardon ! sir Richard, vous irez vous-même, n'est-ce pas, le chercher dans le Northumberland ?

RICHARD

Je connais ce pays, milady.

LADY WILMOR

Ai-je dit dans quel pays ? À Darlington.

RICHARD

Darlington !

LADY WILMOR

Vous vous informerez d'un honnête homme, de sa femme, qui doivent être bien vieux maintenant ; d'un digne docteur... du docteur Grey.

RICHARD, à part

C'est ma mère !...

LADY WILMOR

Et, s'ils étaient morts, si le jeune homme, si mon fils avait quitté le pays, vous sauriez où il est allé, n'est-ce pas ? vous le sauriez...

RICHARD, toujours à part

Et quel peut être mon père ?...

LADY WILMOR

Vous ne me répondez pas ?

RICHARD

Un doute me vient, madame ; et si ce jeune homme m'interroge ?

LADY WILMOR

Comment ?

RICHARD

Oui. Une fortune ne constitue qu'une demi-position dans le monde. C'est le nom d'un père qui la complète. Avez-vous le droit, madame, de lui cacher ce nom ? Le lui cacher, c'est un vol. Dites-le-moi, madame, ou, sans cela...

LADY WILMOR

Eh bien ?

RICHARD

Sans cela, oh ! c'est impossible. Le nom de son père, je vous en supplie pour vous-même, si vous voulez que ce fils ne vous maudisse pas... De grâce, ce nom, ce nom !... Mais vous n'avez pas le droit de le cacher... Peut-être votre fils vous connaît-il ; peut-être n'attend-il qu'un mot pour tomber à vos pieds. Oh ! vous n'êtes pas sa mère, ou vous me direz le nom... le nom du père de votre enfant, madame, son nom !

LADY WILMOR

Et si je ne vous le dis pas ?

RICHARD

Alors, madame, votre secret est sacré, je le garderai. Mais cherchez un autre pour aller dire à un malheureux enfant : « Tu as une mère qui ne veut pas te reconnaître, et qui t'envoie de l'argent à défaut de caresses. Tu as un père, il vit peut-être, et il craint de se compromettre en te disant son nom. » Et alors le fils...

LADY WILMOR

Eh bien ?

RICHARD

Eh bien, le fils me répondra : « Que ma mère garde son or, mon père son secret, et malédiction sur tous deux !... »

LADY WILMOR

Oh ! mon Dieu !

RICHARD

Son nom, madame ! C'est à cette condition seule...

LADY WILMOR

Vous voulez donc ?

RICHARD

Oh ! je l'exige...

LADY WILMOR

Eh bien, son père...

Scène V

Les mêmes, Mawbray

MAWBRAY, ouvrant violemment la porte du cabinet

Milady Wilmor, ce secret est celui d'un autre, et vous n'avez pas le droit de le révéler.

LADY WILMOR, reconnaissant Mawbray

Ciel ! Roberts...

MAWBRAY

Silence !

RICHARD

Que veut dire ?...

MAWBRAY

Acceptez mon bras.

RICHARD

Je ne souffrirai pas...

MAWBRAY

Richard ! c'est l'intention de milady.

RICHARD

Est-ce vrai, madame ?

LADY WILMOR

Oh ! oui, oui, partons, que je me cache à tous les yeux.

RICHARD

Du moins, cet entretien...

MAWBRAY

Oubliez-le, Richard.

(Il sort avec lady Wilmor.)

Scène VI
Richard, puis Tompson.

RICHARD

Malédiction sur cet homme qui vient au moment où j'allais tout apprendre !

TOMPSON

Que signifie tout ce que je vois ? Mawbray, cette femme...

RICHARD

Cette femme, Tompson, c'est ma mère.

TOMPSON

Lady Wilmor ! Et votre père ?...

RICHARD

J'allais le connaître quand Maubray est sorti de ce cabinet.

TOMPSON

Il vous écoutait ?

RICHARD

Ce homme est toujours là.

TOMPSON

C'est lui qui vous a forcé à tout refuser.

RICHARD

Non, j'ai tout accepté.

TOMPSON

Accepté ?

RICHARD

Tout promis.

TOMPSON

Et lady Wilmor vous a parlé du projet d'union ?...

RICHARD

Oui.

TOMPSON

Et Mawbray vous écoutait ? Tout est perdu.

RICHARD

Non, car il ne verra plus Jenny. Séparation éternelle entre elle et ce génie qui la protège et me poursuit. Le voici.

Scène VII

Richard, Mawbray, Tompson.

RICHARD

Me direz-vous, monsieur, de quel droit vous vous mêlez à ma destinée ?

MAWBRAY

Ce langage...

RICHARD

Est celui d'un homme justement irrité.

MAWBRAY

Vous oubliez...

RICHARD

Est-ce que je vous connais, moi ? est-ce que je vous dois quelque chose ?

MAWBRAY

Vous devez le respect à mes cheveux blancs, la confiance aux avis d'un ami de votre père adoptif, qui m'a légué une partie de sa puissance paternelle.

RICHARD

Il n'a pas voulu me léguer, à moi, un espion, un semeur de discorde dans mon ménage.

MAWBRAY

Que Jenny soit heureuse, je perds mon seul droit sur elle, celui de la protéger.

RICHARD

Heureuse ou non, renoncez à tout droit en sa faveur.

MAWBRAY

Que prétendez-vous ?

RICHARD

Que, dès ce moment, vous ne l'approchiez plus.

MAWBRAY

Voulez-vous dire que vous me chassez ?

RICHARD

Entendez-le comme vous le voudrez.

MAWBRAY

Avez-vous songé que vous parliez à un vieillard qui, depuis quinze ans, a mis toute sa vie en vous, en Jenny ; dont l'espoir, la pensée, la prière unique a été ton bonheur par elle, son bonheur par toi ? Richard, en parlant ainsi, as-tu songé que tu me tues ?

TOMPSON

Peut-il y avoir rien de commun entre sir Richard et un étranger qui se cache, qui porte un faux nom ?

MAWBRAY

L'intervention de ton valet m'éclaire ; on en veut à Jenny, on lui enlève le seul appui qui lui reste.

RICHARD

Trêve de suppositions !

MAWBRAY

Richard, je déjouerai les projets de cet homme et les tiens ; sous ton toit, dans la rue, je veille sur elle.

RICHARD

C'en est assez ! sortez.

MAWBRAY

Malheureux, tu ne sais pas que je suis né pour punir !

(Il sort.)

Scène VIII

Richard, Tompson.

RICHARD

Et ce seraient de pareils obstacles qui m'arrêteraient !

TOMPSON

Il y aurait folie à le souffrir une seule heure.

RICHARD

Ma mère, une da Silva, première noblesse de Portugal ! Lady Wilmor, première noblesse d'Angleterre ! et mon père, elle ne veut pas le nommer !

TOMPSON

Peut-être quelque homme obscur, que la fierté de son père l'aura empêchée...

RICHARD

Un homme obscur, dis-tu ? elle ? Non, non. Son sang, qui fait battre mon cœur, me dit non. Elle dont le roi protège la fille... Le roi !... ces offres, ces promesses, cette pairie à moi ; moi, Richard Darlington... Oh ! la tête me tourne, le sang me bout...

TOMPSON

Qu'avez-vous ?

RICHARD

Si je touchais au trône ! car cette entrevue...

TOMPSON

Une entrevue ?...

RICHARD

C'est un secret, silence !

TOMPSON

Et vous avez promis, dites-vous ?...

RICHARD

De signer ce soir le contrat de mariage.

TOMPSON

Où ?

RICHARD

Le lieu n'est pas fixé.

TOMPSON

Pas ici, surtout, pas à Londres ?

RICHARD

Non.

TOMPSON

Où donc ?

RICHARD

La maison de campagne qu'habitait Jenny.

TOMPSON

Parfaitement.

RICHARD

Isolée...

TOMPSON

Il est vrai.

RICHARD
À peine si elle est meublée.

TOMPSON
L'appartement qu'habitait votre femme ?

RICHARD
Il peut y rester des traces de son séjour.

TOMPSON
Vous vous y rendez le premier, et tout disparaît.

RICHARD
Et Jenny, qu'en faire ?

TOMPSON
Croyez-vous qu'elle refuse toujours ?

RICHARD
J'en suis sûr.

TOMPSON
L'enlever ?

RICHARD
Qui ?

TOMPSON
Moi.

RICHARD
Elle résistera.

TOMPSON
Qu'elle croie retourner à cette campagne.

RICHARD
Où la conduiras-tu ?

TOMPSON
Il n'y a que trente lieues de Londres à Douvres, et sept de Douvres à Calais.

RICHARD
En France ?...

TOMPSON
Où vous lui faites passer une fortune de reine.

RICHARD
Une fois en France, elle m'accusera.

	TOMPSON
Elle n'osera pas.	
	RICHARD
Et si elle osait ?	
	TOMPSON
Écoutez !	
	RICHARD
Quoi ?	
	TOMPSON
C'est Dieu ou l'enfer ; attendez !	
	RICHARD
Parle donc !	
	TOMPSON
Après l'avoir laissée en France, je reviens par le Northumberland.	
	RICHARD
Eh bien ?	
	TOMPSON
Je passe à Darlington.	
	RICHARD
Après ?	
	TOMPSON
Je connais le pasteur.	
	RICHARD
Puis ?	
	TOMPSON
Je descends chez lui ; c'est chez lui, dans ses registres, que se trouve votre acte de mariage... L'année ?	
	RICHARD
1813.	
	TOMPSON
Le mois ?	
	RICHARD
Juin.	

Comprenez-vous ?

TOMPSON

Non.

RICHARD

Le seul acte légal, le seul qui puisse constater votre union.

TOMPSON

Eh bien ?...

RICHARD

Le feuillet, je le déchire, je vous l'apporte, vous l'anéantissez ; et vienne Jenny avec ses cris, ses pleurs : plus de preuves.

TOMPSON

Plus de preuves...

RICHARD

Et nous sommes sauvés.

TOMPSON

Mais es-tu bien sûr de réussir ?

RICHARD

Je l'ai dit, cet acte sera anéanti, dussé-je brûler les archives...
Je ne vous demande rien jusque-là ; mais alors...

TOMPSON

Alors ?

RICHARD

Il y aura un crime entre nous deux, sir Richard.

TOMPSON

Je serai ton protecteur.

RICHARD

Oh ! mieux que cela : vous serez mon complice.

TOMPSON

Complice, soit !... mais hâtons-nous.

RICHARD

Que faut-il faire ?

TOMPSON

Passé chez le marquis, donne-lui rendez-vous pour ce soir avec toute la famille à ma maison de campagne. Excuse-moi de

RICHARD

les y précéder... Dis que c'est indispensable, dis ce que tu voudras.

TOMPSON

De là ?

RICHARD

Cours retenir des chevaux de poste ; tu reviendras ici prendre ma voiture, Jenny sera prête.

TOMPSON

Vous en êtes sûr ?

RICHARD

Je m'en charge. (À un domestique.) Une femme n'est-elle pas ici quelque part à m'attendre ?

LE DOMESTIQUE

Dans cette chambre.

RICHARD

Dites-lui de venir. Toi, Tompson, va-t'en ; qu'elle ne te voie pas. Au marquis da Silva, rendez-vous ce soir à ma maison de campagne ; puis des chevaux de poste, et la mer entre nous deux... J'oubliais... Il y a cinq cents livres sterling dans ce portefeuille ; tu lui laisseras tout ce dont tu n'auras pas besoin pour revenir... À ce soir, songes-y.

(Tompson sort.)

LE DOMESTIQUE

Voici cette dame.

RICHARD

Bien. Fermez les portes, je n'y suis pour personne ; pour personne, entendez-vous ?

Scène IX

Richard, Jenny.

JENNY, entrant

Richard !

RICHARD

Venez, madame ; venez.

JENNY

Où est Mawbray ?

RICHARD

Hors de cet hôtel, où j'espère qu'il ne rentrera jamais.

JENNY

Vous l'avez ?...

RICHARD

Chassé comme un espion. Savez-vous, madame, que je suis las de ses remontrances ? À peine si je le supporterai de quelqu'un qui aurait le droit de me les faire. Cet homme nous perd en se plaçant entre nous deux : il vous excite constamment à trahir le premier devoir d'une épouse... l'obéissance.

JENNY

Oh ! mon Dieu ! mais ce n'est pas lui.

RICHARD

Je vous dis que je suis las de vous avoir toujours sur mes pas, comme mon ombre ; que c'est un mauvais moyen de ramener son mari, que de le poursuivre d'importunités et de doléances.

JENNY

Mais ce n'est pas lui.

RICHARD

C'est donc vous, alors ? vous ou lui ? Eh bien, il me fatiguait, et je me suis débarrassé de lui d'abord.

JENNY

Et maintenant, c'est mon tour, n'est-ce pas ?... Oh ! que vous êtes cruel !

RICHARD

Eh ! mon Dieu, des larmes ! si vous commencez par là, par où finirez-vous ?

JENNY

Richard, vous ne me quitterez pas ainsi. Oh ! mais c'est une servante qu'on renvoie, qu'on chasse, et non pas une femme ; moi, je suis votre femme enfin, devant Dieu, devant les hommes ; la femme que vous avez choisie vous-même, que personne ne vous a forcé de prendre. Je vous aimais, moi ; vous l'ai-je dit la

première ? ai-je cherché à vous séduire ? Oh ! non ; mais c'est vous, vous êtes venu à moi, rappelez-vous.

RICHARD

Enfin, que voulez-vous ? que me demandez-vous ? qui vous amène ici ? que venez-vous y faire ?

JENNY

Vous redemander un peu de votre ancien amour.

RICHARD

Mon amour ! vous êtes folle...

JENNY

Mais rappelez-vous donc le passé.

RICHARD

Le passé, c'est le néant.

JENNY

Oh ! vous ne m'avez jamais aimée ?

RICHARD

Eh bien, non... Écoutez-moi. J'avais besoin d'une famille, d'une position sociale, vous étiez là. J'eusse aimé une autre comme vous ; je vous ai aimée comme une autre.

JENNY

Infamie !...

RICHARD

La société place autour de chaque homme de génie des instruments, c'est à lui de s'en servir.

JENNY

Mais c'est affreux !

RICHARD

Je ne vous aimais pas, je ne vous ai jamais aimée.

JENNY

Taisez-vous, taisez-vous !

RICHARD

Jugez maintenant si vous devez rester.

JENNY

Non, non, monsieur, je pars.

RICHARD, à un domestique

Des chevaux !

JENNY

J'ai besoin d'aller oublier loin de vous l'horrible rêve de ces deux jours. Un instant viendra où la tête, moins ardente, laissera entendre la voix du cœur ; vous vous souviendrez de Jenny ; mais, avant de venir implorer votre pardon, il faudra demander si elle n'est pas morte.

RICHARD, allant à la fenêtre

Tompson, faites atteler.

JENNY

Avec qui partirai-je ?

RICHARD

Mon secrétaire vous accompagnera.

JENNY

J'aime mieux m'en aller seule.

RICHARD

Je le permettrai, n'est-ce pas ?

JENNY

Pourquoi pas avec Mawbray ?

RICHARD

Sais-je où il est, et croyez-vous que j'aie envie d'aller le chercher par la ville ? Vous lui écrirez de venir vous rejoindre.

JENNY

Oh ! nous quitter ainsi ! voir une femme en pleurs, le désespoir dans l'âme, priant à genoux, implorant un mot, un regard !...

RICHARD

Madame, on va vous attendre, faites vos derniers apprêts...

JENNY

J'obéis... (En s'en allant.) Oh ! ma mère ! ma mère !

(Elle sort. Tompson paraît.)

Scène X

Tompson, Richard, puis Jenny.

TOMPSON

J'ai vu le marquis.

RICHARD

Bon ! le contrat ?...

TOMPSON

Sera signé ce soir.

RICHARD

À ma maison ?

TOMPSON

Oui.

RICHARD

Et tout est prêt pour ton départ ?

TOMPSON

Tout. Dans huit heures, à Douvres ; dans dix, à Calais ; dans cinq jours, ici.

RICHARD

Ce soir, le contrat signé ; demain, le mariage ; le même jour, la pairie !... Tu me retrouveras ministre.

TOMPSON

Les derniers ordres de Votre Excellence ?

RICHARD

Ventre à terre jusqu'à Douvres.

(Il entre dans le cabinet.)

JENNY, rentrant

Adieu donc, Richard... Où est-il ?

TOMPSON

Sorti.

JENNY

Sorti sans me voir, sans me dire adieu ?... Oh ! cela manquait... Venez, monsieur, je suis prête.

(Richard sort lentement, les suit par derrière, regarde à la fenêtre de l'antichambre ; on entend le roulement d'une voiture, le bruit du fouet du postillon.)

RICHARD, s'essuyant le front

Enfin !...

LE DOMESTIQUE

Accompagnerai-je monsieur ?

RICHARD, rentrant

Oui, James, vous viendrez avec moi.

SEPTIÈME TABLEAU

Une grande route.

Scène première

Mawbray, seul, derrière un des arbres qui bordent le chemin.

C'est un rapt, un rapt infâme, contre lequel je ne puis invoquer les lois ; car, pour les invoquer, il faudrait me faire connaître ; d'ailleurs, contre qui les invoquerais-je ? Contre mon fils ! Oh ! Richard ! si tu as un démon, tu auras aussi ton bon génie. C'est un homme ébloui qui se perd, qui se vend ! malheur ! tant d'espérances reposaient sur sa tête !... C'est pour cela, c'est pour être libre qu'il m'a fait consigner à la porte de son hôtel... Oh ! merci, Richard, car j'ai vu sortir ton fidèle Tompson, j'ai vu revenir les chevaux de poste, j'ai su quelle route ils devaient prendre... Tout mon espoir et celui de Jenny est donc maintenant en moi, en moi, être isolé, autour duquel tous les liens de la société sont brisés et qui ne m'appuie sur personne... Allons, vieillard, retrouve ton cœur et ta main de jeune homme, car tous deux ne t'ont jamais été plus nécessaires. Est-ce leur voiture ?... Non... La nuit commence à descendre ; tant mieux, cette route sera plus solitaire... Ah ! Tompson ! intrigant subalterne, demi-fripon, moitié d'assassin... Tompson, Tompson, tu as à régler avec moi le compte de l'honneur de Richard et du bonheur de Jenny !... Tompson, malheur à toi !... Un bruit de chevaux... (Se penchant à terre pour écouter.) Eh bien, soit, cachons-nous comme un brigand derrière cet arbre ; la partie est engagée... Jenny, il me faut Jenny, il me la faut par tous les moyens possibles... Ils

approchent !... Allons, que Dieu regarde et juge. (Se jetant à la tête des chevaux.) Postillon, arrêtez...

LE POSTILLON

Haoh !...

Scène II

Mawbray, Tompson, Jenny.

MAWBRAY

Ne craignez rien, je ne suis pas un assassin... Ne conduisez-vous pas deux personnes ?...

TOMPSON, mettant la tête à la portière

Qu'y a-t-il, postillon ?

MAWBRAY

Ce sont eux !

TOMPSON

Mawbray !... Postillon, au galop.

MAWBRAY, le menaçant

Si tu fais un pas, tu es mort ! Descends... (Le postillon se jette à bas de son cheval.) Jenny, êtes-vous là ?

TOMPSON, dans la voiture

Silence, madame !

JENNY, d'une voix étouffée

Mawbray ! Mawbray !...

MAWBRAY, ouvrant la portière

Ah !

TOMPSON, se jetant dehors et repoussant Mawbray

Que voulez-vous ?

MAWBRAY

Parler à Jenny.

TOMPSON

Impossible...

MAWBRAY

Jenny !

TOMPSON

Monsieur !

MAWBRAY

Oh ! ne me touchez pas... Jenny, où croyez-vous aller ?...

TOMPSON

Silence !...

JENNY

À la campagne de Richard, William's house.

MAWBRAY

En France ! vous allez en France !

TOMPSON

Malédiction ! Taisez-vous.

MAWBRAY

Comprenez-vous ? il vous enlève.

JENNY

Oh !

TOMPSON

Vous ne savez donc pas ?...

MAWBRAY, au postillon

Aidez cette jeune femme à descendre, ou vous êtes complice de ce misérable...

TOMPSON

Ne descendez pas, Jenny.

JENNY

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ?

MAWBRAY, rouvrant la portière

Descendez...

TOMPSON

Une dernière fois...

MAWBRAY

Descendez, Jenny ; au nom de vos parents morts, je vous l'ordonne !

TOMPSON, menaçant

Monsieur !...

JENNY

Mawbray ! Mawbray, prenez garde !

TOMPSON

Postillon, à moi !

MAWBRAY

Pas un pas !

TOMPSON, tirant un pistolet

Tu le veux donc ?... Eh bien (écartant du bras Jenny), mort et damnation sur toi !...

(Il tire et blesse Mawbray au bras gauche.)

MAWBRAY, froidement

Ta main tremblait, lâche... À toi le même coup et les mêmes paroles... Mort et damnation !

(Il tire sur Tompson au moment où celui-ci met le pied sur le marchepied.)

TOMPSON, chancelant

Ah !

(Il tombe.)

MAWBRAY

Postillon, voici de l'or ; pas un instant à perdre. À cheval !... À la campagne de sir Richard, à William's house.

TOMPSON, s'accrochant à la voiture

À moi donc !... à moi !... Ne voyez-vous pas que je meurs, que je suis blessé à mort ?... Assassins !... démons !... Oh ! (Il lâche la voiture qui part ; puis il se relève et se cramponne à un arbre.) À moi !... à moi ! là-bas, vous...

(Il se traîne un instant sur la route, et tombe mort.)

HUITIÈME TABLEAU

La chambre de Jenny.

Scène première

Jenny, Mawbray, entrant.

JENNY

Vous êtes blessé, Mawbray ?

MAWBRAY

Rien : la balle n'a fait qu'effleurer la peau.

JENNY

Mais que vais-je devenir, moi ? car il n'y a plus de doute, il veut se débarrasser de moi. Ma présence en Angleterre le gêne ; qui sait même si ma vie ne lui est point à charge ?...

MAWBRAV

Jenny, il me restait un dernier moyen d'assurer votre tranquillité, j'hésitais à l'employer : hésiter plus longtemps serait presque un crime. Jenny, il y a un secret entre Richard et moi : son ambition seule vous persécute ; ce secret peut anéantir toutes ses espérances... J'ai tardé longtemps, voyez-vous, car je l'aime.

JENNY

Et moi, donc !

MAWBRAV

Car j'étais fier de ses succès, car je lui eusse caché ce secret, qui met un abîme entre lui et l'avenir, avec autant de mystère que, s'il m'y force, je mettrai de publicité à le lui apprendre. Alors, Jenny, j'espère que lui-même s'éloignera de ces affaires politiques qui l'éloignent de vous ; alors, Jenny, il faudra lui épargner tout reproche, car il sera à son tour plus malheureux que vous ne l'avez jamais été.

JENNY

Oh ! s'il en est ainsi, alors gardez ce secret, et que je sois seule malheureuse !

MAWBRAV

Impossible, Jenny ; car vous ne savez pas tout, car votre sort, à vous, n'est point le seul menacé. Richard est sur le point de devenir aussi mauvais citoyen qu'il a été mauvais époux ; car l'influence qu'il a eue sur votre destinée, il peut l'avoir sur la destinée de l'Angleterre.

JENNY

Et ce secret, ce mot que vous lui direz ?...

MAWBRAV

Ce mot que Richard seul entendra, ce secret, qui restera entre lui et moi, changera tout, Jenny, le ramènera à vos pieds, trop heureux de votre amour. Jenny, vous allez rester ici.

JENNY
Seule ?

MAWBRAY
En passant par le village, je vous enverrai Betty.

JENNY
Et où allez-vous ?

MAWBRAY
À Londres.

JENNY
Trouver Richard ?

MAWBRAY
Il faut que je le voie avant demain.

JENNY
Demain serait donc trop tard !

MAWBRAY
Peut-être.

JENNY
C'est cette nuit, cette obscurité qui m'épouvante !

MAWBRAY
Enfant, qu'avez-vous à craindre ?

JENNY
Rien, je le sais.

MAWBRAY
N'avez-vous pas habité un an cette maison ?

JENNY
Oui, oui.

MAWBRAY
Dans une heure, Betty sera ici.

JENNY
Je me recommande à vous, ne l'oubliez pas.

MAWBRAY
Non, mon enfant ; adieu.

JENNY
Adieu, Mawbray ! adieu, mon protecteur, mon père ! Vous aimerai-je jamais assez, vous qui m'aimez tant ? Adieu.

Enfermez-moi ; adieu, encore. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

MAWBRAY

Tu pleures ?

JENNY

Oui, tant de choses m'arrivent, bouleversent ma vie, que, lorsqu'un ami me quitte, je tremble toujours de ne plus le revoir !

MAWBRAY

Allons, mon enfant, tu me reverras, et Richard avec moi.

Scène II

Jenny, seule.

Oh ! s'il en est ainsi, partez, partez vite, mon père ! (À Mawbray, après qu'il a fermé la porte.) Adieu, adieu !... (Elle tombe sur un fauteuil.) Oh ! quelle bizarre chose ! me voilà ici comme j'y étais hier, et, pendant cet intervalle de quelques heures, Richard y est venu, je l'ai suivi, j'ai été entraînée par ce misérable ! Il y a parfois des événements pour toute une vie dans les événements d'un jour ! J'ai peine à songer que tout cela est vrai ! Je crois que je dors, que c'est un rêve affreux qui me poursuit ! Oh ! non, non, tout est vrai, tout est réel !... Oh ! mon Dieu, j'étouffe ! j'ai besoin d'air ! (Elle va au balcon.) Que tout est calme ! que tout est tranquille ! Dirait-on qu'au milieu de cette nature qui se repose, il y a un être qui veille et qui souffre ?... Oh ! ma mère !... ma mère !... pardonne ; mais bien des fois, sur ce balcon, de l'endroit où je suis, j'ai mesuré la profondeur de ce gouffre ; bien des fois, j'ai songé... pardonne-le-moi, ma mère, qu'une pauvre créature qui n'aurait plus la force de supporter ses maux trouverait la fin au fond de ce précipice !... Oh ! ma mère, ma mère, pardonne-moi !... Richard va revenir, je serai heureuse ; et alors de semblables pensées ne viendront plus à ta pauvre fille ! (Relevant la tête.) Mais que vois-je là-bas sur la route ? Un cabriolet ! il vient de ce côté... avec quelle rapidité !... Eh ! mais son cheval l'emporte ! Non, non, c'est bien ici qu'il vient : il s'arrête ; qui donc cela peut-il être ? Un homme en descend ; il ouvre la porte fer-

mée par Mawbray ; c'est Richard. Richard seul a une double clef de cette maison. Oh ! Richard, Richard, qui va me voir, qui me croit partie pour la France ! Mon Dieu, quelque part où me cacher !... (Elle court à la porte.) Et Mawbray qui m'a enfermée ! c'est moi qui le lui ai dit. Malheureuse !... malheureuse !... Oh ! le voilà... Mon Dieu !... ce cabinet...

(Elle s'y jette.)

Scène III

Jenny, dans le cabinet ; Richard, suivi d'un domestique.

RICHARD, entrant

J'arrive à temps : à peine si je dois avoir sur le marquis et sa famille une demi-heure d'avance. James, apportez des flambeaux, et tenez-vous à la porte pour conduire ici les personnes qui s'y présenteront dans un instant. Bien, allez. (Tirant sa montre.) Huit heures ! Tompson doit être maintenant à Douvres, et il sera demain matin à Calais. Dieu le conduise ! Voyons si rien n'indique ici que cet appartement a été occupé par une femme. (Apercevant un chapeau et un châle.) La précaution n'était pas inutile. Où mettre cela ? Je n'ai pas la clef de ces armoires ; les jeter par la fenêtre, on les retrouvera demain. Ah ! des lumières sur le haut de la montagne ! c'est sans doute le marquis ; il est exact. Mais que diable faire de ces chiffons ? Ah ! ce cabinet ! j'en retirerai la clef.

(Il ouvre le cabinet.)

JENNY

Ah !

RICHARD, la saisissant par le bras

Qui est là ?

JENNY

Moi ! moi ! ne me faites pas de mal !

RICHARD, la tirant sur le théâtre

Jenny !... Mais c'est donc un démon qui me la jette à la face toutes les fois que je crois être débarrassé d'elle ! Que faites-vous

ici ? qui vous y a ramenée ? Parlez vite ! vite !

JENNY

Mawbray.

RICHARD

Toujours Mawbray ! Où est-il ? que je me venge enfin sur un homme !

JENNY

Il est loin, loin ; reparti pour Londres. Grâce pour lui !

RICHARD

Eh bien ?...

JENNY

Il a arrêté la voiture.

RICHARD

Après ? Ne voyez-vous pas que je brûle ?

JENNY

Et moi, que je...

RICHARD

Après, vous dis-je !

JENNY

Ils se sont battus.

RICHARD

Et ?...

JENNY

Et Mawbray a tué Tompson.

RICHARD

Enfer ! et il vous a ramenée ici ?

JENNY

Oui ! oui ! pardon !

RICHARD

Jenny, Jenny, écoutez !

JENNY

C'est le roulement d'une voiture.

RICHARD

Elle amène ma femme et sa famille.

JENNY

Et moi, moi, donc, que suis-je ?

RICHARD

Vous, Jenny, vous êtes mon mauvais génie ! vous êtes l'abîme où vont s'engloutir toutes mes espérances ! vous êtes le démon qui me pousse à l'échafaud ; car je ferai un crime !

JENNY

Oh ! mon Dieu !

RICHARD

C'est qu'il n'y a pas à reculer, voyez-vous. Vous n'avez pas voulu signer le divorce, vous n'avez pas voulu quitter l'Angleterre...

JENNY

Maintenant, maintenant, je veux tout ce que vous voudrez.

RICHARD

Maintenant, il est trop tard !

JENNY

Qu'allez-vous faire ?

RICHARD

Je n'en sais rien ; mais priez Dieu !...

JENNY

Richard !

RICHARD, lui mettant la main sur la bouche

Silence !... Ne les entendez-vous pas ?... ne les entendez-vous pas ?... Ils montent... Ils vont trouver une femme ici...

(Il court à la porte et la ferme à double tour.)

JENNY, courant au balcon

Au secours ! au secours !

RICHARD

Il faut qu'ils ne vous y trouvent pas, entendez-vous ?...

JENNY, à genoux

Pitié !... pitié !...

RICHARD

De la pitié, j'en ai eu...

JENNY, essayant de crier

À moi... (On entend du bruit dans l'escalier, Richard ferme la croisée et se trouve en dehors sur le balcon.) À moi !...

RICHARD

Malédiction !

(On entend un cri qui se répète dans le précipice.

Richard rouvre la fenêtre et est seul sur le balcon ;
il redescend pâle, s'essuie le front, et va ouvrir la porte.)

Scène IV

Richard, da Silva, miss Wilmor,
le premier lord de la trésorerie.

DA SILVA

Pardon ; vous étiez enfermé, sir Richard... Mais c'est votre domestique qui nous a dit que vous nous attendiez...

RICHARD

Oui, excusez-moi... Cette clef s'est trouvée en dedans... je ne sais comment...

DA SILVA, montrant la jeune miss

Miss Wilmor...

RICHARD, s'inclinant

Miss...

DA SILVA

Souffrez-vous ?... Vous êtes bien pâle !

RICHARD

Vous trouvez ?... Ce n'est rien... Tout est prêt, voyez...

DA SILVA

Son Excellence veut bien nous servir de témoin... N'avez-vous point le vôtre ?

RICHARD

Non, inutile. Signons, signons...

(Da Silva fait signer miss Wilmor
et présente le contrat à Richard.)

DA SILVA

Votre main tremble, sir Richard !...

RICHARD

Moi ? Point du tout.

(Il va signer. En se retournant, il aperçoit Mawbray, immobile et pâle, près de lui ; ses yeux restent fixés sur les siens.)

Scène V

Les mêmes, Mawbray.

MAWBRAY

Il vous manque un témoin, Richard... Me voici.

RICHARD

Soit... Autant vous qu'un autre... (Bas.) Si vous dites un mot !...

DA SILVA

Que veut dire ceci ?

MAWBRAY, bas

Richard, c'est à moi de menacer, et non pas à vous. Écoutez...

RICHARD

Monsieur...

MAWBRAY

Parlez bas...

RICHARD

De quel droit ?...

MAWBRAY

Regardez ce balcon...

RICHARD

À votre tour, silence !...

MAWBRAY

J'étais sur la route en face...

RICHARD

Quand ?...

MAWBRAY

J'y étais, vous dis-je !...

RICHARD

Eh bien ?...

J'ai été témoin...

MAWBRAY

Eh bien !...

RICHARD

Je puis d'un mot...

MAWBRAY

Vous ne le direz pas.

RICHARD

Pourquoi ?

MAWBRAY

Vous l'eussiez déjà fait.

RICHARD

Je puis me taire...

MAWBRAY

Ah !...

RICHARD

À une condition.

MAWBRAY

Laquelle ?

RICHARD

MAWBRAY

Romps ce mariage, abandonne Londres, renonce à la Chambre, retirons-nous ensemble dans quelque coin isolé de l'Angleterre, où nous pourrons, toi te repentir, moi pleurer.

RICHARD

Mawbray, je vous l'ai dit, si vous pouviez me dénoncer, vous l'eussiez déjà fait ; une cause que je ne connais pas vous arrête ; mais elle vous arrête enfin, c'est tout ce qu'il me faut.

MAWBRAY

Tu refuses donc ?

RICHARD

Je refuse.

MAWBRAY

Décidément ?

RICHARD, passant devant
 et présentant la plume à da Silva
 À votre tour, monsieur le marquis.

MAWBRAY, arrêtant Richard par le bras
 Arrêtez... (À Richard.) Il est temps encore.

RICHARD

Signez.

MAWBRAY, haut

Marquis da Silva...

DA SILVA

Monsieur ?...

MAWBRAY

Vous souvient-il du village de Darlington ?

DA SILVA

Comment ?

MAWBRAY

D'une nuit où vous poursuiviez une jeune fille enlevée ?

DA SILVA

Silence, monsieur !

MAWBRAY

Je ne la nommerai pas ; elle mit au jour un enfant.

DA SILVA

Eh bien ?...

MAWBRAY

Vous ne vîtes le père de cet enfant qu'un instant, qu'une
 seconde ; mais ce doit être assez pour le reconnaître toujours.
 Marquis, regardez-moi bien en face !

DA SILVA

C'était vous !

MAWBRAY

Moi-même... (Montrant Richard.) Voilà mon fils !

DA SILVA

Donc, vous êtes ?...

MAWBRAY

Le bourreau !

(Richard tombe anéanti.)

DISTRIBUTION

Richard Darlington	M. Frédérick Lemaître
Robertson Fildy, sous le nom de Mawbray	M. Delafosse
Tompson	M. Doligny
Le marquis da Silva	M. Auguste
Le docteur Grey	M. Walter
Un inconnu	M. Éric-Bernard
Sir Stanson	M. Ménétrier
Le premier Lord de la trésorie	M. Paul
Le secrétaire d'État de l'intérieur	M. Arsène
Le secrétaire d'État au département de la guerre	M. Chilly
Le haut baillly	M. Valkin
Outram	M. Saint-Paul
Un constable	M. Auguste Z.
Premier bourgeois	M. Ch. Hoster
Deuxième bourgeois	M. Auguste Z.
Un huissier	M. Tournan
Un électeur jaune, domestique chez les Derby	M. Émile
Un domestique	M. Alfred
Blacfort	M. Riffaut
Un électeur bleu	M. Moulin
Jenny, fille du docteur Grey	M ^{lle} Noblet
Caroline da Silva	M ^{me} Zélie-Paul
Mistress Grey	M ^{lle} Delatre
Betty	M ^{lle} Lainé
Miss Wilmor	M ^{lle} Estelle
Une marchande de ruban bleu	M ^{me} Saint-Paul
Une marchande de ruban jaune	M ^{lle} Adèle
Commissaires, électeurs, peuple, domestiques, enfants, etc.	

*Le prologue et le premier acte, à Darlington, dans le Northumberland ;
le deuxième et le troisième actes, à Londres et dans les environs de cette
ville.*